IMAGES



S.M. LA REINE AU PARLEMENT

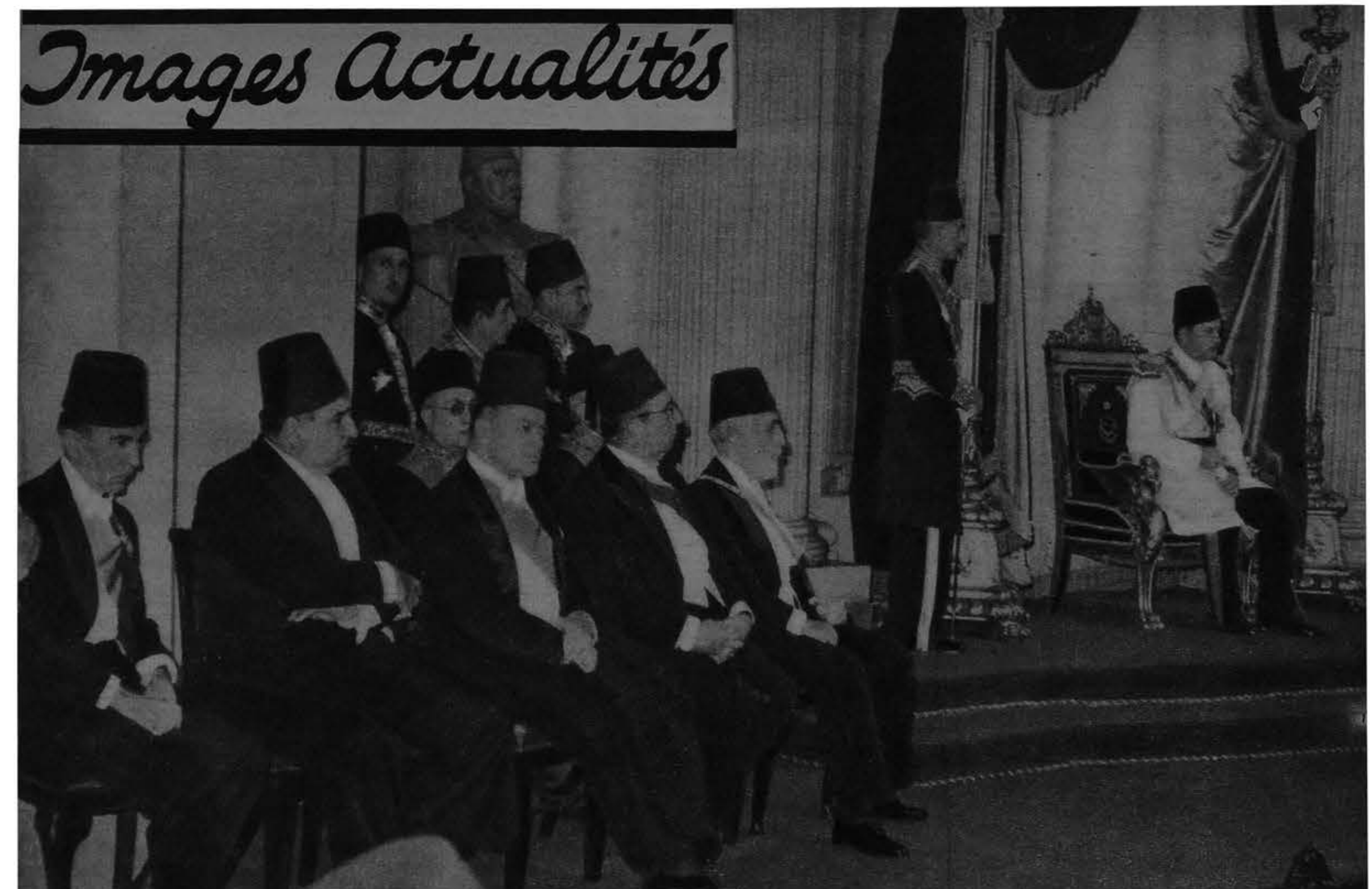
(Voir photos en page 2)

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 845 — LE CAIRE (EGYPTE) — 18 NOVEMBRE 1945

Images Actualités

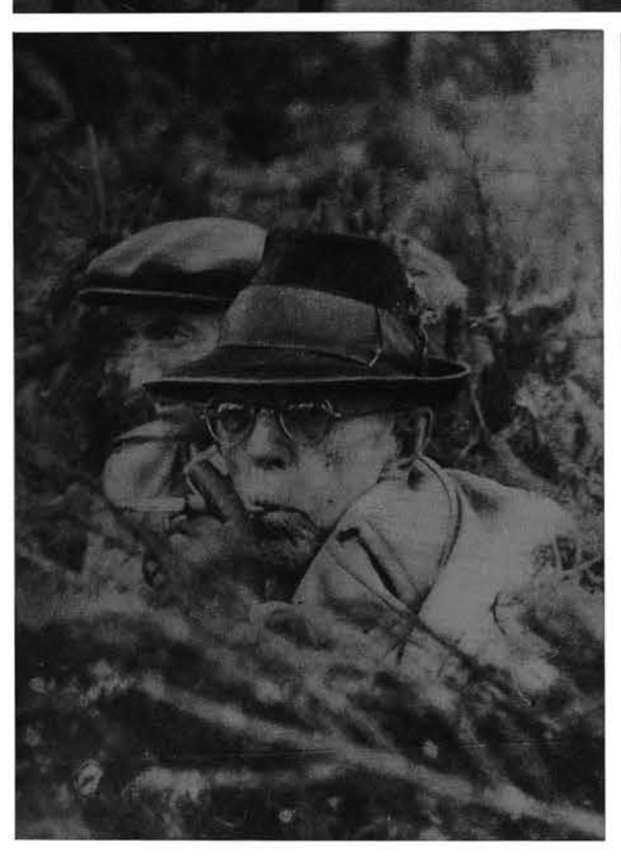


AU PARLEMENT

Lundi matin, Sa Majesté le Roi s'est rendu, en voiture de gala escortée par la cavalerie de la Garde Royale, au Parlement pour y inaugurer la nouvelle session. Dès 9 h. 30, les parlementaires, les membres du corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, les notabilités commencèrent à occuper les sièges en amphithéâtre, et à 11 heures ce fut l'arrivée des princes et des nabils, suivis de près par les ministres. Sur toute la route conduisant au Parlement, une foule dense était massée sur les trottoirs. Après que l'Assemblée debout eût applaudi S.M. le Roi, le Premier Ministre donna lecture du Discours du Trône dont le programme, selon les termes mêmes de Sa Majesté, est plein de projets utiles qu'il importe de réaliser dans l'intérêt du pays.

Ci-contre : Sa Majesté le Roi, ayant à sa droite S.A. le Prince Mohamed Ali, des membres de la Famille Royale et des dignitaires du palais, tandis que le Président du Conseil lit le Discours du Trône.

Ci-dessous : LL.MM. l'Impératrice d'Iran et la Reine Nazli photographiées dans une pièce attenant à la tribune royale



UN ROI SPORTIF

Le roi Gustave de Suède, qui a 87 ans, est un grand sportif qui, malgré son âge avancé, fait encore du tennis, pêche et chasse. Il vient justement d'ouvrir la saison de la chasse dans le bois de Tullgarn.



UN MARÉCHAL PEINTRE

Avant de rejoindre son nouveau poste de gouverneur général du Canada, le maréchal Sir Harold Alexander passe ses vacances dans sa demeure de Windsor Forest, en Angleterre, en peignant des paysages.





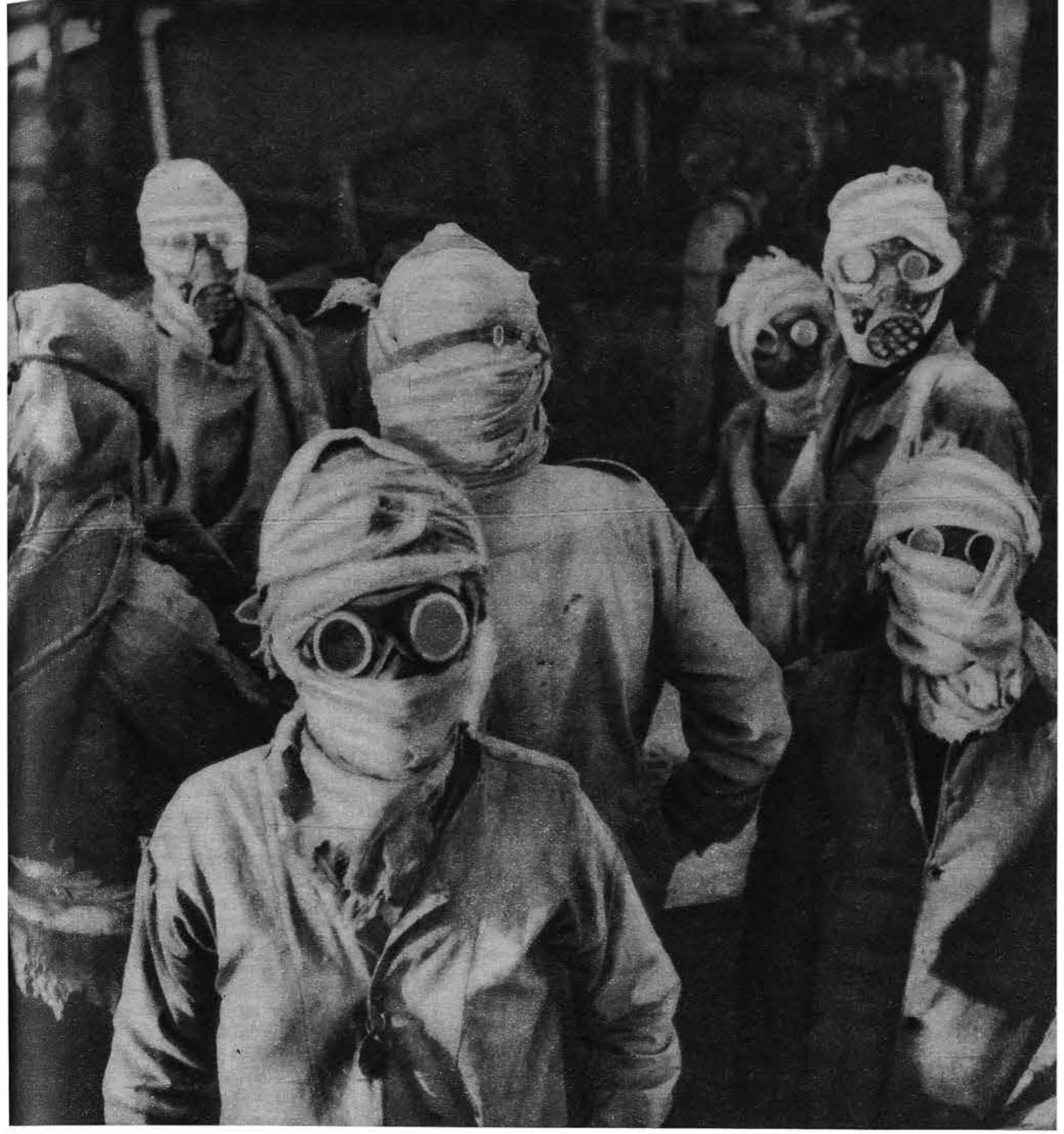
DES ALLEMANDS SE DÉPLACENT

Plus de 600.000 Allemands ont reçu l'ordre de quitter la zone occupée par les Russes. Des familles entières se sont donc rendues par la route dans la zone britannique. Cette migration massive, qui encombre déjà le trafic, risque d'aggraver la question de vivres et du logement en Allemagne, où le manque de charbon pose tout un problème.

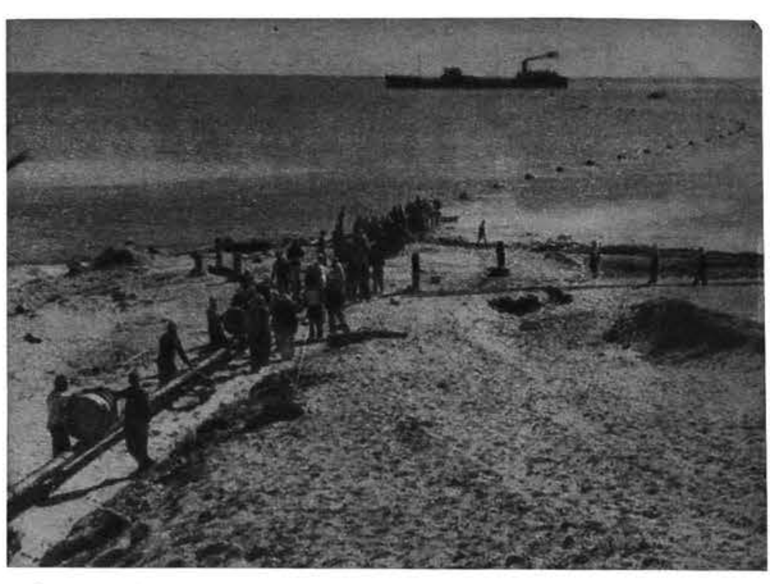


HITLER AUX ENCHÈRES

L'ancienne ambassade allemande à Londres vient d'être occupée par des bureaux du Foreign Office et ses objets mis aux enchères. Voici un buste de Hitler qui est transporté dans la salle de ventes.



Ces ouvriers portant des masques à gaz et des lunettes coulent du ciment durant les dernières phases de la construction d'un puits de pétrole. Ces masques empêchent la poussière de ciment nocive de pénétrer dans les yeux et les poumons.



La pose du pipe-line à Ras Gharib. Des flotteurs soutiennent le gros tuyau qui portera le pétrole aux tankers ancrés au loin. Les flotteurs enlevés, le pipe-line reposera sur le fond de la mer.



Coulage du ciment dans un puits de pétrole de Ras Gharib. Une machine coule 30 tonnes de ciment en une demi-heure.

LA CITÉ DU PÉTROLE

L'Égypte a, elle aussi, ses champs pétrolifères. Notre reporter s'est rendu à Ras Gharib, ville artificielle créée sur la côte de la mer Rouge et ne vivant que pour le pétrole et par le pétrole.

Après cinq jours de navigation, Ras Gharib semble un mirage à nos yeux, saturés de sable et d'eau. Au crépuscule, le bateau jette l'ancre à une assez grande distance du rivage. Les restes submergés d'un pétrolier indiquent que les bombardiers allemands ont passé par là.

Puits de pétrole. Un coucher de soleil aux tons violents découpe en silhouette leurs armatures métalliques. Une grande flamme rouge avive d'une lueur sinistre la couleur des nuages. Visible de très loin, cette flamme constitue, de nuit, un point de repère aux bateaux remontant la côte. Elle brûle, continuellement alimentée par les gaz délétères qui se dégagent des puits en exploitation.

C'est dimanche. Le port paraît désert. Des routes asphaltées traversent la « ville » dans tous les sens. Des autos, au loin, grimpent le long des collines. Le bruit de leur échappement rompt seul le silence de l'endroit. Les *derricks* élèvent leurs carcasses vers le ciel. Dominant le tout, le « Gebel el Ghayeb », haut de 2.000 mètres, dresse ses pics dentelés et couvre de son ombre colossale les approches de la petite cité.

Une auto me fait traverser à toute allure cette ville-champignon sortie des sables comme par magie. Des maisons, aux façades identiques, ne se différencient que par leurs numéros. La pompe aspirante, qui tire le pétrole des entrailles du sol, fonctionne toute seule grâce à un mécanisme actionné par les gaz dégagés par les puits eux-mêmes. L'impression produite, dès l'abord, est fantastique.

Après un coup de frein brutal, le chauffeur me dépose près du club. Une foule endimanchée — vestons bleu-marine et bas de soie — regarde avec stupeur cet étranger en *short* dont l'allure malmenée par une mer démontée tranche sur la respectabilité de l'endroit.

Où suis-je ? Au désert ou dans une ville du Kent ? Des nurses stylées promènent autour de la piscine des bébés blonds et joufflus. Des hymnes chantés à plein gosier s'échappent de la petite salle servant de chapelle, traînant derrière eux les notes nasillardes d'un harmonium. Un vieux couple lit *Punch*. Un bar circulaire, énorme, s'anime après le service divin et offre sa gamme de bouteilles multicolores sur des étagères de cristal. C'est là que j'ai connu Porter.

Porter est un jeune ingénieur spécialisé dans le pétrole. Il a « fait » tous les coins du monde où se trouve le précieux liquide. Il a été aux Etats-Unis, aux Caraïbes, au Mexique, au Venezuela, en Colombie, à Curaçao, en Roumanie, aux Indes Néerlandaises. Il parle un peu de toutes ces langues. Dans ses voyages il a acquis une connaissance approfondie des méthodes d'exploitation du pétrole et une philosophie personnelle de la vie. « Lorsqu'on a vécu dans la jungle sud-américaine, dans les neiges de Bogota ou dans les déserts étouffants du golfe Persique, me dit-il, on ne s'étonne plus de rien. »

J'écoute Porter me donner quelques détails sur la découverte du pétrole en Egypte.

« L'existence du pétrole en Egypte a été prouvée depuis une cinquantaine d'années, et les premières expéditions furent faites dans la région du golfe de Suez aux environs de 1880. A partir de cette date, plusieurs prospections géologiques furent entreprises en vue d'arriver à une exploitation du pétrole sur une base commerciale.

« Le premier pétrole égyptien fut produit à Hurgada en octobre 1914. Depuis cette date, et jusqu'à la fin de 1939, la production totale a dépassé le chiffre de 4 millions de tonnes. Durant la même période, 120 puits furent forés, desquels 76 sont encore en exploitation. Mais, peu à peu, Hurgada cède le pas à Ras Gharib. Une concession fut obtenue en 1937 et cette petite ville prit alors naissance. Aujourd'hui, Ras Gharib produit un tonnage de pétrole bien plus important que celui de Hurgada.

« Ras Gharib a suivi elle-même l'extension prise par son pétrole. Nous avons commencé à vivre sous les tentes, mais maintenant il y a des maisons pour le personnel, une école, un bureau de poste, des quartiers ouvriers et ce club. Il y a même, comme dans toute petite ville qui se respecte, des séances de cinéma qui sont données trois fois par mois dans une des vastes pièces du club. Inutile de vous dire que l'on y fait salle comble. L'eau, toutefois, nous vient en tanker de Suez.

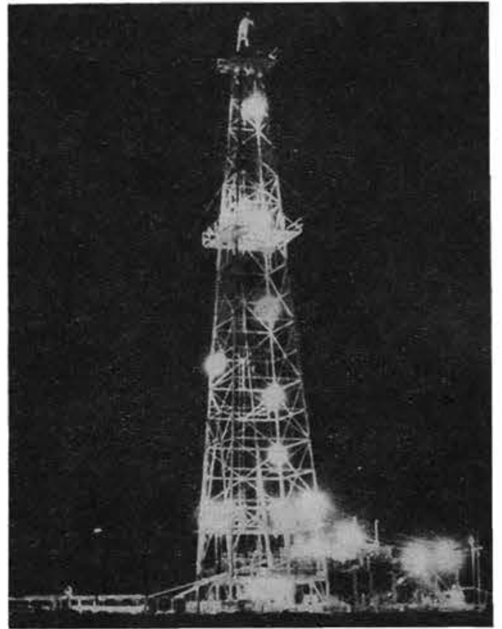
« Et maintenant, termine Porter en tirant sur sa pipe, plus un mot sur le pétrole. Allons plutôt au bar. »

Nous grimpons sur nos tabourets. Le barman, en pantalons noirs et spencer blanc, nous fait oublier que nous sommes en plein désert, à 170 kilomètres de tout centre civilisé. Des dames habillées avec recherche boivent des liqueurs pour noyer leur ennui. Près de moi, deux *drillers* jouent au *poker dice*. De la salle de billard, le bruit des boules qui s'entre-choquent parvient jusqu'à nous. Un capitaine de marine fait son entrée. C'est le commandant du tanker que je dois prendre le lendemain. Son arrivée est un prétexte à une nouvelle tournée de boissons.

— *Whisky and soda* ? demande Porter.

Je refuse. Il insiste.

— Vous ne savez pas boire, dit-il. Dans notre métier, il faut savoir boire. Mais un jour j'ai trouvé mon maître. C'était à Bogota, capitale de la Colombie, située dans les Andes, à 2.610 mètres d'altitude. Les pics qui la dominent atteignent 5.600 mètres. Je perds un jour mon chemin pendant que je me promenais dans la montagne. J'avise une cabane et un paysan m'offre l'hospitalité. Il m'offre aussi un verre d'*aguardiente*. Je crus boire du feu. Le paysan, lui, avalait cela sans sourciller... Ces Colombiens, continue Porter, ont le sens de la mise en scène. Sur deux pics montagneux, ils ont élevé, d'un côté une statue du Christ, de l'autre une église illuminée par des projecteurs. La nuit, on ne voit de Bogota que l'église toute blanche qui semble voguer d'une manière irréelle sur les nuages.



Pour terminer la construction de l'armature d'un puits de pétrole, les ouvriers travaillent nuit et jour. Cette photo montre un puits de Ras Gharib tout éclairé.

Je quitte cet ingénieur plein de souvenirs. Au dehors, le vent souffle avec violence. C'est le « Azib », un vent qui vient du sud-est et qui balaie régulièrement les côtes de la mer Rouge. Ce vent humide, nuisible à la santé, provoque une forte oppression accompagnée de vertiges et maux de tête prononcés. On est, pendant plusieurs jours, dans l'incapacité de penser. Son influence s'étend également aux animaux qui donnent des signes d'apathie et de paresse. Il a même, paraît-il, des effets sur le courant électrique.

Le lendemain, dans l'après-midi, je prends congé de Ras Gharib. Le capitaine du *Petroil*, en route pour Suez, a bien voulu me prendre à son bord.

(La suite à la page suivante)



Trois matelots surveillent le cabestan qui tire l'ancre au moment du départ. On voit au fond une mitrailleuse.

Le *Petroil* est un tanker. Ancré à un mille de la côte, il oppose à l'assaut des vagues sa masse trapue jaugeant 11.000 tonnes. Ayant pompé, durant la matinée, dans ses énormes réservoirs, 4.000 tonnes de pétrole, il enfonce dans l'eau jusqu'à ras bord, au maximum de sa ligne de flottaison. L'opération de pompage se fait assez facilement grâce au pipe-line sous-marin, long de quelques centaines de mètres, qui amène le pétrole de Ras Gharib jusqu'aux réservoirs du tanker.

Nous levons l'ancre à six heures. Tout l'équipage du *Petroil* est grec. La présence à bord de 4.000 tonnes de pétrole ne semble pas empêcher qui que ce soit de fumer.

Au dîner, un des officiers me montre la photo de sa femme, une jolie brune de 24 ans.

— Je l'ai connue en Afrique du Sud, dit-il, après mon torpillage.

— ? ? ?

— J'ai été torpillé en 1943 au large du Mozambique par un sous-marin allemand. La première torpille atteignit le bateau en son milieu. Comme nous n'étions pas très loin de la côte, nous mîmes les canots à la mer. Tout l'équipage prit place dans ces canots, à l'exception de deux matelots égyptiens qui restèrent sur le bateau. Mais le sous-marin lâcha deux autres torpilles et le navire coula immédiatement. Par un hasard providentiel, les deux Egyptiens furent précipités sans mal dans les flots. Nous sûmes par la suite, en rencontrant l'un d'eux à Lourenço-Marquès, que l'autre avait été ramassé par le sous-marin lui-même.

Un matelot vient appeler l'officier pour son quart de huit heures. Je sors également sur le pont. Le vent souffle en tempête, mais l'étrave noire du tanker ouvre un sillon rectiligne dans les flots déchaînés. Quelqu'un joue faiblement de l'harmonica. Une cloche tinte. A l'ouest, la flamme rouge de Ras Gharib ressemble à une chevelure titanesque flottant sur la mer.

B. C.

Réflexions



MALAISE DU MONDE

Le spectacle de l'après-guerre est déprimant. S'achemine-t-on vers la destruction de toute civilisation ? Ce n'est que par le travail que l'humanité peut se sauver.

Le malaise du monde va en augmentant et on ne voit pas le moindre signe que les choses changeront ou s'arrangeront. Le pessimisme est général et chacun songe aux jours heureux de jadis que, dans l'absence d'un terme de comparaison, nous jugions, pourtant, être des temps malheureux. Ah ! que nous avions tort, et combien le spectacle affreux de cet après-guerre est déprimant !

Ce pessimisme a quelque chose d'inquiétant. Des chefs impuissants essayent de convaincre, de bonne foi peut-être, d'autres chefs non moins impuissants, à concilier ce qui, par la faute des uns et des autres, est inconciliable. On demande aux autres des concessions et on refuse d'en faire soi-même. Je ne crois plus à l'éloquence, aux déclarations, aux discours. Voilà bien la plus dangereuse des littératures ! Avec des mots prometteurs, les chefs se trompent eux-mêmes, en trompant tout le monde. Le pessimisme a engendré une méfiance que, pour dissiper, il faudra beaucoup de temps et de réalisations. Ne sommes-nous pas à la limite du désespoir ?

Voyons les choses comme elles sont. Le monde est divisé en grandes et petites Puissances, et voilà la première erreur d'appréciation, car c'est le sort des hommes que la dernière guerre a mis en jeu, et non le sort des Puissances.

Seconde erreur. On pensait que les grandes Puissances assumeraient plus de responsabilités, mais n'auraient pas plus de droits. Ces responsabilités, il semble qu'elles les acceptent, mais au moment même elles s'arrogent — étrange corollaire — plus de droits, tous les droits...

Enfin, troisième erreur. Les grandes Puissances croient faire le bonheur du monde par la domination et s'imaginent qu'en s'arrogeant le plus de sphères d'influence, elles élèveront contre la guerre des barrières infranchissables. Dès lors, les petites Puissances doivent se contenter du rôle de satellites.

Il y a aussi les erreurs des petites Puissances qui, en s'appuyant sur l'une ou l'autre des grandes Puissances, se menacent réciproquement et ressortent la rengaine périmée d'indépendance complète et de souveraineté absolue. On dirait vraiment que nous n'avons plus d'yeux pour voir ni d'esprit pour raisonner. Une guerre a eu lieu, une guerre qui fut un horrible cauchemar, et les victorieux comme les vaincus voudraient revivre de la même vie qu'avant 1939, comme si rien ne s'était passé, comme s'il était possible de renouer le fil, cassé à tout jamais, entre hier, aujourd'hui et, surtout, demain.

Et puis, découlant de toutes ces erreurs, il y eut la Charte des Nations Unies, sœur de la Charte de la Société des Nations. Qu'on ne dise pas que les espoirs du monde sont attachés à ce nouveau papier diplomatique. Je n'en crois rien, et tous les hommes sincères feront comme moi. Le monde se serait volontiers passé de toutes ces écritures inutiles, il se serait passé de tout instrument diplomatique, si les Puissances avaient la volonté de faire une paix qui soit vraiment la paix, si elles avaient le courage de ne pas continuer les procédés du passé et de refuser à voir l'avenir sous le visage de ce triste passé.

Le monde (nous sommes bien obligés de reconnaître que le moraliste a raison) est peuplé de gens qui se sont trompés de



métiers « et qui ne peuvent plus vivre qu'en marge d'eux-mêmes, et sans amour » : à plus forte raison s'il s'agit de chefs ; à plus forte raison s'il s'agit des organisateurs de la paix.

Que d'erreurs d'aiguillage ! Chacun réclame pour son pays des avantages spéciaux. Ce sont là de naturelles ambitions humaines, mais oublions-nous qu'en des temps critiques comme ceux que nous vivons il n'y a pas de haute ambition sans un certain désintéressement ? Et je vois que la règle, plus que jamais, est l'ambition et non le désintéressement.

Mais ce n'est pas tout, hélas ! Il y a aussi — ironique couronnement de la civilisation — la bombe atomique qui a écourté, il est vrai, la guerre avec le Japon. Je ne suis pas de ceux qui se sont réjouis de la façon dont cette guerre a pris fin, et je n'ai aucune honte à l'avouer. Les hommes qui ont dépassé la soixantaine et qui n'ont plus rien à attendre de la vie, s'ils se désolent de la tournure des événements, ce n'est pas à eux qu'ils pensent, ce n'est pas à la génération actuelle, mais aux générations futures, à toutes les successives jeunesses vouées d'avance à l'angoisse et à la terreur, aux peuples faibles qui ne pourront exister qu'en renonçant à leur dignité, qu'en acceptant d'être un jouet entre les mains des grandes nations qui seront en mesure de produire les bombes dévastatrices.

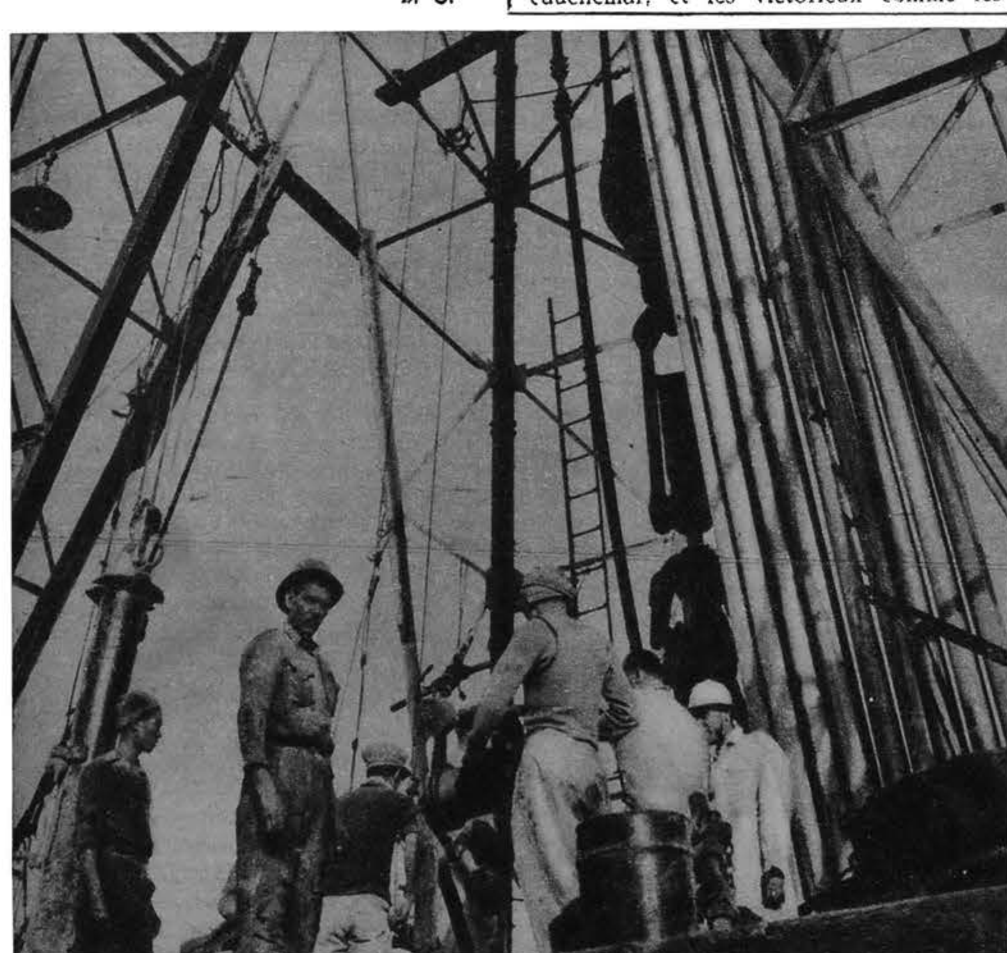
Par une route détournée, le monde s'achemine, semble-t-il, à la destruction finale de toute civilisation. Ce n'est pas la fin qu'on espérait pour l'humanité. Ah ! qu'on ne me dise pas que l'arme nouvelle servira, dans la paix, à l'amélioration de l'industrie et à aider les hommes à mieux vivre, dans plus d'abondance et avec plus de confort !

Le bon sens proteste contre de telles plaisanteries — ou de telles excuses. Le monde a-t-il besoin que la science ajoute au bien-être ? Est-ce que dans l'état du monde (j'excepte la période transitoire actuelle) il n'y avait pas moyen de rendre à tous la vie acceptable ? Ce n'est pas par manque de matières premières que nous avons souffert, ni par insuffisance d'industrie. Des récoltes abondantes étaient parfois détruites pour ne pas créer une pléthore de marchandises et afin de maintenir des prix plus élevés. Le défaut était dans une absence de politique économique de coordination et de solidarité, et parce que chaque nation ne pensait qu'à son intérêt, sacrifiant pour cela le travail sacré de l'homme.

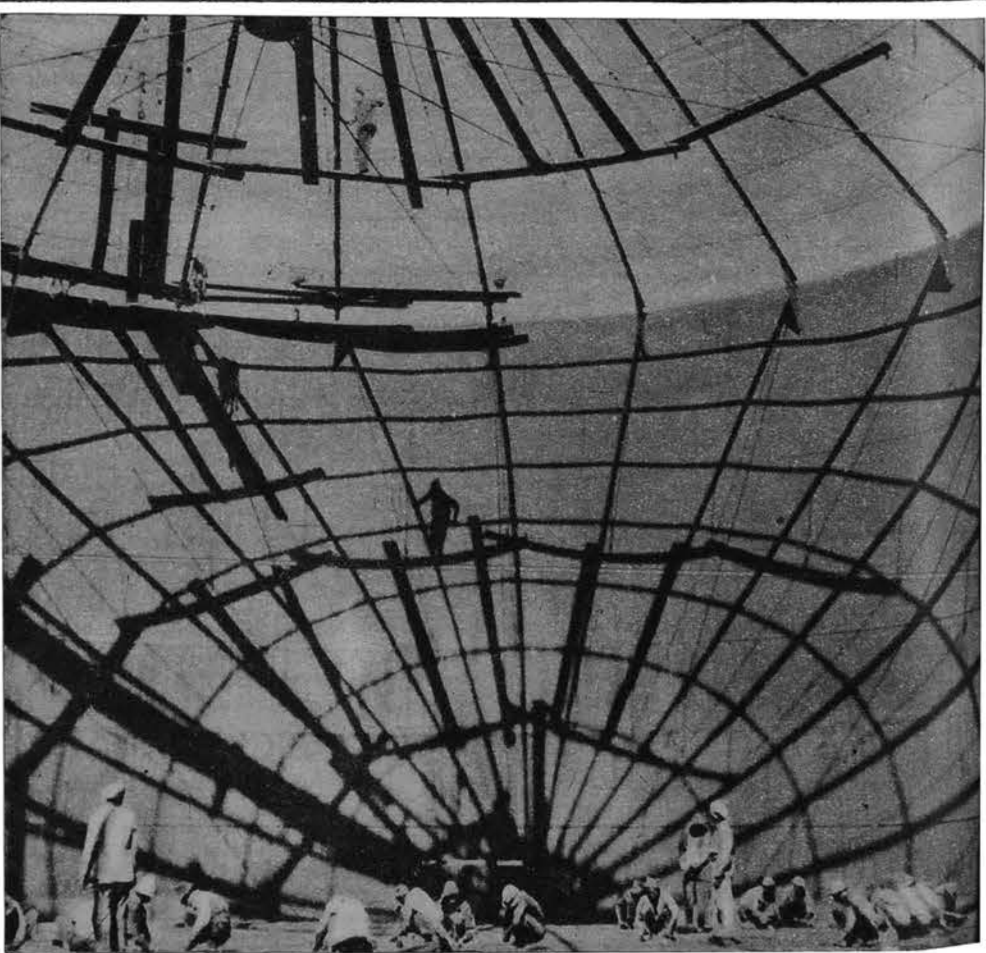
Même du point de vue scientifique, Einstein ne se montre-t-il pas sceptique quant à l'emploi industriel immédiat de l'énergie atomique ? C'est un grand savant qui parle. Il renvoie à des calendes lointaines, très lointaines, les bénéfices, du reste douteux, que pourra procurer la nouvelle invention.

Que dire alors du point de vue social ? Est-il bon, est-il seulement souhaitable que les hommes connaissent un état de confort et de facilité plus avancé ? Ce n'est que par le travail seul, par le travail de tous, des riches comme des pauvres, que l'humanité peut se sauver. Si nous portons à l'extrême les facilités de vivre, nous portons du même coup une atteinte grave à la loi du travail. Un certain durcissement est nécessaire pour nous mettre à l'abri de l'engourdissement mortel où nous conduirait fatalement un confort exagéré.

GEORGES DUMANI



Travail dans un puits de pétrole de Ras Gharib. On remarque au premier plan les tuyaux qui servent à forer le puits. Certains puits atteignent une profondeur d'environ 800 m.



L'intérieur d'un réservoir de pétrole en construction. L'ombre des poutrelles du plafond est projetée sur les parois latérales du réservoir, formant ainsi des dessins surprenants.

l'inspiration Arabe

L'art arabe doit-il inspirer les constructeurs modernes ? Voici deux opinions contradictoires sur ce sujet d'un vif intérêt urbain.

Malgré de nombreuses tentatives, il n'a pas été possible de répandre le goût de la décoration et de l'architecture arabes dans les constructions modernes ; nous avons pensé qu'après avoir subi une évolution de mille ans, l'art arabe ne devait pas être envisagé comme un canon rigide, mais une inspiration qui pourrait s'adapter aux exigences de notre siècle. Nous avons consulté à ce sujet deux spécialistes de talent : M. Telmisany, qui s'est fait connaître par ses peintures audacieuses, et Dr Hussein bey Rachid, conservateur du Musée d'art arabe. L'un veut abandonner l'inspiration arabe, l'autre, au contraire, la conserver dans l'art moderne.

contre...

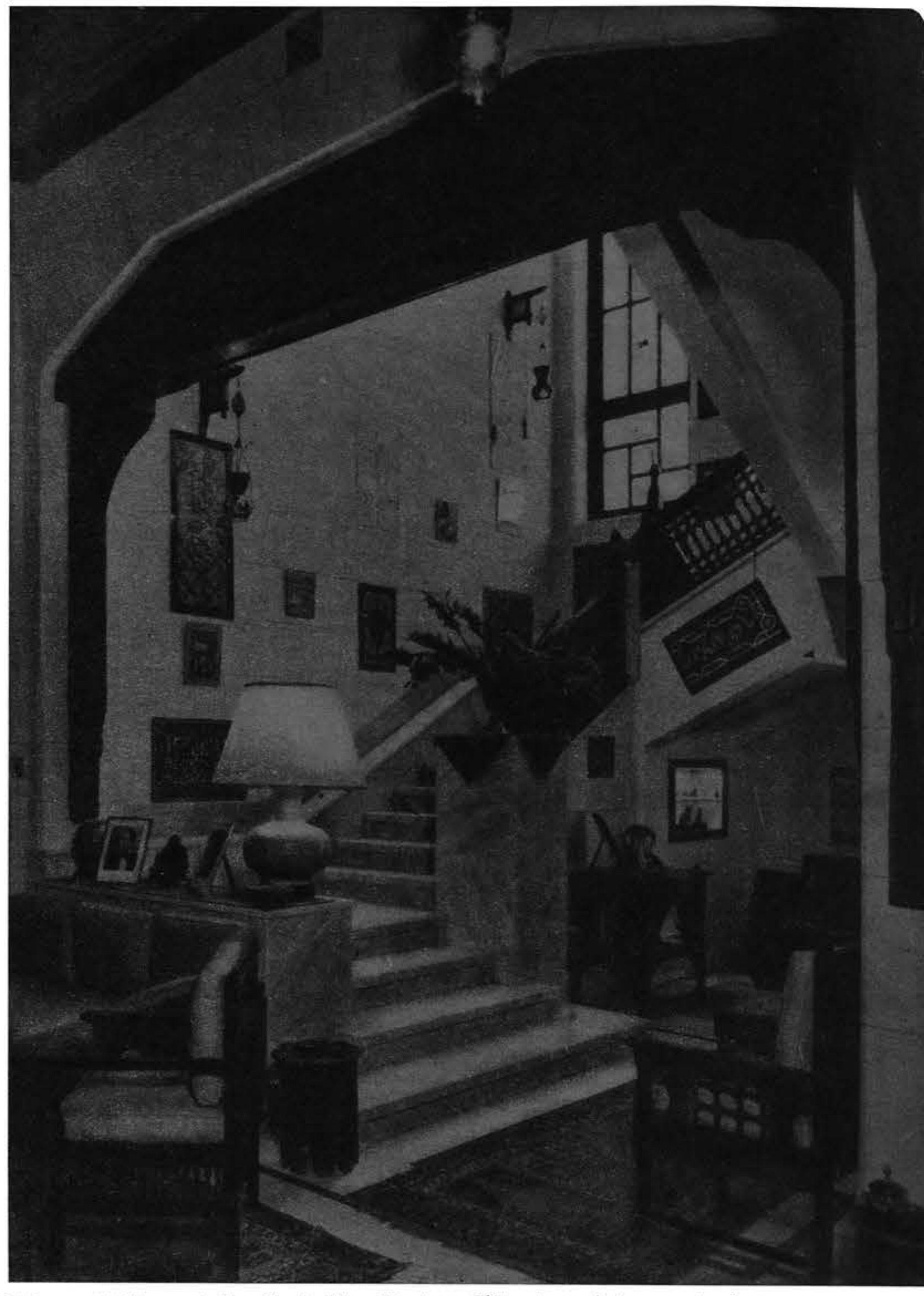
M. Telmisany est contre l'inspiration arabe dans notre vie moderne.

« Chaque époque, nous dit-il, a son art, parce que le milieu social dans lequel il est conçu s'organise d'une manière particulière, différente, en tous points, de l'époque précédente. C'est ainsi que l'art arabe s'attache à une évolution *féodale* du monde oriental. Il est impossible, quel que soit le désir de certaines personnes éprises de cet art que je trouve merveilleux, de le faire revivre dans un cadre qui n'est le plus le sien.

« Comment voulez-vous donner un cachet arabe à un gratte-ciel ou même à un immeuble de 10 étages, dont la masse architecturale se prévaut du « bloc » plus que de toute autre forme connue ? Comment voulez-vous, dans nos appartements aux pièces parcimonieusement comptées, introduire les ogives et les voûtes, qui sont l'appareil essentiel des tentures et des draperies, et qui donnaient un cachet de mystère aux demeures des califes des Mille et une Nuits ? Où voulez-vous placer des fontaines ? Dans les surfaces étroites réservées à l'habitation, quand le conditionnement d'air, qui est en voie d'expansion, les remplace parfaitement ?

« En vérité, notre siècle, qui est celui de la floraison technique, de la multiplication extraordinaire de notre puissance mécanique, est en quête d'un art aux lignes simples et austères. Tout notre art se dirige vers l'utilisation des conceptions mécaniques dans l'architecture et la décoration. Nous-mêmes, dans notre habillement, surtout celui du sexe masculin, nous orientons vers un modèle stéréotypé, répété à des millions d'exemplaires. Vous me répondrez que le goût de l'originalité, qui est l'essence même de l'art, est choqué par une telle manière d'agir, qu'il faut échapper à l'emprise de la « machine », dans nos projets artistiques. Cependant, vous ne saurez échapper au courant irrésistible de la civilisation moderne. Et l'art arabe, bien qu'il ait su s'adapter à la nature et aux exigences des pays chauds à l'époque féodale, où notre technique était peu développée, se réduirait aujourd'hui à quelques corniches en stalactites, quelques arabesques faussées, qui n'ont plus de sens.

« Dans les appartements, ce qu'il en reste, ce sont quelques plateaux en cuivre, les tapis persans, qui perdent souvent leur marché parce qu'ils sont trop chers, quelques tapisseries. L'on pourrait réduire le reste à la quincaillerie de mauvais aloi que l'on réserve aux touristes dans certains quartiers artisanaux de nos villes. »



Cette vue intérieure de la villa de Mme Ata bey Afifi est un bel exemple de l'art arabe appliqué à la construction moderne. On notera les faïences et les solives ouvragées.

... et Pour

Hussein bey Rachid prend le contre-pied absolu de l attitude de M. Telmisany.

— Abandonner l'art arabe, dans ses divers aspects, cela signifie, comme dans les quartiers dits « élégants » de nos grandes villes, mélanger tous les styles européens, en faire une espèce de composé hideux, qui les dépare complètement. Dans les petites villes de province, la maison du grand propriétaire, style Renaissance italienne, jure avec les simples demeures en brique crue, ornées avec un goût primitif mais sûr, élevées par les paysans.

« En d'autres pays, comme au Maroc, l'architecture moderne s'est parfaitement accommodée de coutumes arabes, et les résultats obtenus ont rencontré l'approbation de tous les gens de goût. L'art arabe est un art essentiellement vivant, fait pour la vie dans ses diverses applications.

« L'architecture arabe s'est attaquée à tous les problèmes : elle a élevé des palais et construit des maisons « bourgeoises », ou « dour », où la disposition des salles s'accommodait des matériaux les plus simples et les plus divers, comme la brique crue et le calcaire fin, aussi bien que le grès et le porphyre.

« L'Islam englobe des pays froids aussi bien que des pays chauds, et dans chaque pays l'inspiration arabe a su s'adapter avec les moyens de l'époque aux besoins de la population.

« Aujourd'hui, l'art arabe peut parfaitement se servir des moyens modernes. Plus d'une demeure, édifiée selon le style arabe « ancien » le plus pur, est dotée des moyens de notre civilisation les plus avancés. Les tentures de Cachemire ne répugnent pas au conditionnement d'air, et si l'art arabe ne pénètre pas dans la cuisine électrique, il ne la chasse point.

« Une ville a été édifiée suivant le style arabe : c'est notre Héliopolis ; et au début, ses arcades et ses édifices aux lignes classiques démontraient un esprit d'urbanisme que nous regrettons de voir noyé dans les adjonctions dites « modernes », qui en gâtent l'ensemble. Mais, à mon avis, Héliopolis, à ses débuts, était une réussite en son genre. Rares, en effet, sont les villes où l'harmonie de l'ensemble se manifestait à ce degré de perfection. Cette harmonie doit être le souci directeur de tout urbaniste et de tout décorateur moderne. C'est ainsi que l'on construit des villages modernes selon les conceptions arabes qui, là, s'éloignent beaucoup de l'arabesque tant critiquée, et qui sont plus adaptées à la vie de la campagne qu'aucune autre.

« Personnellement, je ne cache pas mon admiration pour des tentatives semblables à celle du regretté commandant Douin, qui a fait de la maison de Zeinab Hatoun, près d'El Azhar, une demeure merveilleusement aménagée. Des reconstitutions luxueuses, comme celles de S.A. le Prince Youssouf Kemal à Matarieh, le palais de Gamsaragan bey à Alexandrie, resteront, durant de longues années, des tentatives approuvées par les amateurs d'art arabe dans le monde entier.

« Mais ce serait dévier de mon sujet initial, que de me confiner dans des retours brillants, certes, mais coûteux au passé des Mille et une Nuits. Je suis à l'affût de tout jeunes talents qui désirent innover selon les lignes classiques dans cette matière, et trouver des inspirations arabes aux divers objets de notre civilisation. En Amérique, ne tend-on pas dans les machines les plus perfectionnées — comme les automobiles — à restaurer les principes de l'art classique ? N'a-t-on pas décoré des meubles avec du satin de « couftan » et de « goubbah » mieux qu'avec les cretonnes aux dessins mille fois répétés par les industriels occidentaux ? N'y a-t-il pas dans le moindre bibelot de cuivre — une cafetière maladroitement ciselée, par exemple — plus de poésie que dans les ustensiles utilitaires et laids répandus par millions par les industries étrangères ?

« Nous sommes en mesure, aujourd'hui, d'abandonner ce qui dans l'art arabe est trop « encombrant », pour n'en conserver que l'esprit. Et quoi qu'en disent les détracteurs, je ne crois pas que cet esprit soit jamais près de mourir. »

ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

La France Nouvelle a renouvelé ses méthodes d'enseignement, englobant toutes les activités culturelles du pays. Voici, à ce propos, ce que M. A.-M. Gossart, proviseur du Lycée Français du Caire, nous dit :



M. A.-M. Gossart

« La France a toujours voulu rechercher et établir l'équilibre entre l'humanisme légué par la Renaissance et les exigences de la technique moderne. Cette recherche n'a jamais été sans incidents. Ainsi, la querelle du latin illustrée par Léon Bérard. Cette querelle, qui éclata il y a un certain temps, pour s'apaiser ensuite et rejaillir en 1937, finit par disparaître grâce, en grande partie, à la réforme connue sous le nom de « réforme de Jean Zay ». La refonte entreprise alors devait atteindre l'enseignement du 2ème degré : programme du baccalauréat, enseignement primaire supérieur et enseignement technique. Cette réforme coordonna les programmes de l'enseignement. La guerre vint cependant en interrompre le processus, mais la réforme ne fut pas compromise dans son ensemble, puisque nous assistons actuellement à la poursuite de l'œuvre entreprise en 1937.

« A sa base, notons une innovation très importante. C'est en sixième classe que les aptitudes de l'élève sont minutieusement étudiées, et selon celles-ci il sera orienté vers les humanités ou les « sciences et langues ». La personnalité, les goûts de l'élève sont ainsi dirigés vers la voie qui lui convient. Plus haut, dans l'échelle des études secondaires, le baccalauréat est doté de quatre branches parmi lesquelles le candidat pourra faire son choix.

« Mais la réforme de l'enseignement dans la France Nouvelle ne s'est pas limitée aux collèges et aux lycées. On a créé, à l'intention des élèves qui se destinent aux métiers techniques et manuels, un enseignement secondaire fort simple qui leur permet d'acquérir rapidement des connaissances générales et d'autres plus spéciales concernant la technique industrielle et manuelle. Cette branche de l'instruction est doublée d'une autre qui constitue une véritable création du génie français dans le domaine éducatif : l'étude des « Humanités techniques » qui commence à la 6ème classique. Les Humanités destinées à réconcilier les sciences appliquées avec les Humanités classiques comportent une base de culture générale en relation étroite avec le développement normal de l'élève.

« D'autre part, la France a désormais le désir de justifier le rôle du ministère de l'Education Nationale qui englobe toutes les activités culturelles du pays, qui vont de la direction de l'éducation populaire à celle du cinéma, de la radio, du théâtre et des relations culturelles avec l'étranger. Aussi bien, vous dirai-je à ce dernier propos, que la France ne s'est nullement inspirée des réformes anglaises, américaines ou russes introduites dans l'enseignement durant ces dernières années. Mais il n'en demeure pas moins que la communauté d'idéaux qui nous lient aux autres pays démocratiques nous permet très souvent de nous rencontrer avec eux dans les voies civilisatrices où nous nous engageons. Il en est ainsi, par exemple, de la rencontre des nouvelles méthodes de l'enseignement anglais avec les nôtres. J'ai eu l'occasion de le constater lors de mon voyage à Londres où je fus convié par un congrès de professeurs. L'Angleterre, comme la France, s'est trouvée en présence d'un même problème : concilier les exigences du monde nouveau avec les grands principes de l'enseignement classique. »



Au Pays de TITO

Duncan Hooper est un des rares reporters qui aient visité la nouvelle Yougoslavie et interviewé le maréchal Tito. Ses impressions n'en sont que plus intéressantes.

Par les chaudes soirées d'été, on danse dans les rues de Belgrade. Tandis que le ciel d'un bleu vif s'assombrit graduellement, et que des lumières commencent à scintiller sur la pente de la colline qui surplombe la Sava, les ménagères et les dactylos, les employés et les maçons se donnent la main et s'élancent dans les rues en rondes joyeuses et tumultueuses, malgré les autos qui klaxonnent vainement de tous les côtés. Beaucoup d'entre eux sont d'anciens partisans, portant encore revolver à la ceinture ; les jeunes filles, en robes d'été aux couleurs gaies, portent encore sur la tête le bonnet de police.

Ils dansent leur « Kolo » national — exprimant toute la gaieté innée de ces Balkaniques — une gaieté restée intacte malgré les années de cauchemar de l'occupation allemande, les amers souvenirs de la sauvage guerre civile, et l'ombre menaçante d'un hiver terrible qui n'est plus éloigné que de quelques semaines.

C'est là la nouvelle Yougoslavie — une république fédérale démocratique — car c'est bien ce qu'elle sera un jour. Le roi Pierre a perdu son royaume. C'est l'impression qui ressort clairement de ma visite à cette chaude terre méridionale.

Il l'a perdu dans un réseau de conflits et d'intrigues tressé par ceux qui se présentèrent comme ses partisans aux jours où les Allemands flânaient encore à leur aise dans les rues de Belgrade. Aujourd'hui, le peuple yougoslave, sa représentation actuelle fermement établie, et ses plans de développement et de socialisation du pays prêts à entrer en action, n'est pas du tout d'humeur à les perdre.

●

La guerre a donné à la Yougoslavie quelque chose qu'elle ne put atteindre en temps de paix : elle a unifié un peuple divisé par des éléments troubles, et a projeté au premier plan un chef nouveau et puissant, le maréchal Tito, appuyé par une jeunesse vigoureuse et enthousiaste. Comme la Pologne, la Yougoslavie est aujourd'hui un des pays d'Europe les plus purement nationaux.

Plusieurs mois après le jour de la victoire, j'ai trouvé les rues de Belgrade encore pleines d'uniformes — allant du « battledress » britannique aux tuniques rapiécées allemandes et italiennes. En quittant l'aérodrome en auto, j'ai croisé de solides partisanes, encore vêtues de khaki ; des jeunes gens portant toutes sortes de tuniques et de pantalons, identifiables uniquement par l'étoile rouge sur leurs calots. Ils n'ont rien d'autre à porter. Les vêtements et les chaussures constituent leurs plus grands problèmes personnels. Des centaines de colifichets à moitié inutilisables encombrent les vitrines des magasins de Belgrade, mais je n'ai vu presque aucune paire de chaussures convenable.

Le problème des vêtements et des chaussures est suivi de près par celui des vivres. Tout en prenant un lait caillé dans un café en plein air, j'ai vu des étalages pliant sous des raisins succulents, des pêches... Pourtant la Yougoslavie fait face à un hiver durant lequel le niveau de nourriture sera très inférieur à la base d'alimentation fixée par l'UNRRA. Les dernières batailles de la guerre de Yougoslavie ont complètement désorganisé l'économie de cette terre surtout agricole.

Sur la route de campagne qui mène à Novisad, il y avait beaucoup de signes de la popularité des Alliés. C'était une sorte de parade de la victoire pour notre petit convoi de jeeps et de voitures. Partout où nous allions, des villageois sortaient pour applaudir et agiter leur chapeau. De petits garçons se tenaient rigidement au garde-à-vous pour saluer.

Les murs des maisons étaient couverts de slogans : « Vive Tito », « Vive le maréchal Staline »...

L'amertume à l'égard du roi Pierre n'est pas difficile à expliquer, lorsqu'on a bavardé avec ces villageois. A Vranice, par exemple, ils m'ont raconté que, lorsque les Tchetniks allaient au village pour une « Nuit de Poignards », ils disaient qu'ils agissaient ainsi au nom du roi.

Il y a des profondeurs insondables d'amertume dans les histoires de cette double guerre — l'une contre leurs occupants, l'autre contre les Tchetniks. Il y eut des luttes internes, sauvages, obstinées... de rapides descentes de nuit dans des villages endormis... le meurtre de petits enfants parce que leurs pères combattaient dans les rangs de Tito... des traîtres locaux menant des bandes vengeresses de maison en maison et portant la mort dans des familles entières.

●

Durant ma visite à Belgrade, j'ai été, avec d'autres correspondants, déjeuner avec l'homme à la mâchoire carrée et à la stature puissante auquel ces gens doivent leur liberté : le maréchal Tito.

Nous l'avons trouvé chez lui, dans le multicolore « Bieli Dvor » (Palais Blanc), ancienne résidence du prince Paul. Ici, sur les hauteurs dominant la ville, des soldats armés de mitraillettes gardent l'entrée du parc soigneusement tenu, mais il n'y a à faire aucune des formalités qui accompagnent généralement les visites aux principaux hommes d'Etat des autres pays.

Le « Bieli Dvor » portait encore une partie de sa peinture de camouflage, mais il n'en était pas moins impressionnant pour cela. En entrant dans le grand hall luxueusement tapissé, avec de vieux tableaux de maîtres ornant les murs, j'ai été accueilli par un énorme chien allemand. C'était le « Tigre » de Tito, qu'il a enlevé, dit-il, aux Nazis, et qui le suit partout dans la maison. « Tigre » aboya bruyamment et bondit en avant, mais fut rassuré par la voix de son maître émergeant d'une chambre avoisinante dans un uniforme d'été d'un blanc immaculé.

Dans la longue chambre de réception, le maréchal Tito s'assit sur une chaise dorée et en tapisserie, introduisit une cigarette balkanique dans un porte-cigarette en forme de pipe, et annonça : « Messieurs, soyez les bienvenus. Je n'aime pas les longues interviews. Quelles sont vos questions ? »

Néanmoins, il parla une heure environ.

« En Yougoslavie, il n'y a pas de dictature communiste, dit-il. Les mesures que nous avons adoptées sont similaires à celles des autres pays démocratiques. »

Le maréchal Tito m'a donné l'impression d'un homme fort, confiant et à l'esprit vif. Il s'arrêta rarement pour chercher un mot. Et il eut un éclair de colère quand il rappela les remarques du maréchal Alexander sur l'attitude de la Yougoslavie au sujet de Trieste.

L'interview terminée, le maréchal Tito nous conduisit à une table de déjeuner où il s'avéra être un hôte charmant et spirituel. Il parla librement et sans affectation, sa conversation allant de la bombe atomique à des allusions amusées au soi-disant « or de Moscou ». Il prononça quelques phrases en anglais, langue qu'il lit, et, après le café, suggéra de nous montrer sa « chambre des cadeaux ». Celle-ci est un petit dépôt avec des centaines de présents, allant d'un coussin brodé donné par une villageoise à un modèle de navire en bois offert par des écoliers.

Chacun d'eux était manifestement précieux pour le maréchal Tito. Il souriait avec plaisir en me montrant de la terre d'Istrie dans une boîte en forme de cœur, et il nous observait avec intensité tandis que nous regardions toutes ces choses.

●

Je ne pouvais pas quitter la Yougoslavie sans une visite à Zagreb, capitale de la Croatie, et, selon les Croates, la plus belle ville de Yougoslavie.

Zagreb est certainement une ville bien organisée. Là, sur la terrasse de l'hôtel Esplanade, nous vîmes à nouveau la jeune Yougoslavie danser le Kolo. Cette fois, c'était le « Kolo de Tito » ; de solides anciens partisans menaient le refrain : « Camarade Tito, tu es notre petit agneau blanc, tu nous as donné des mitrailleuses pour tuer les fascistes. »



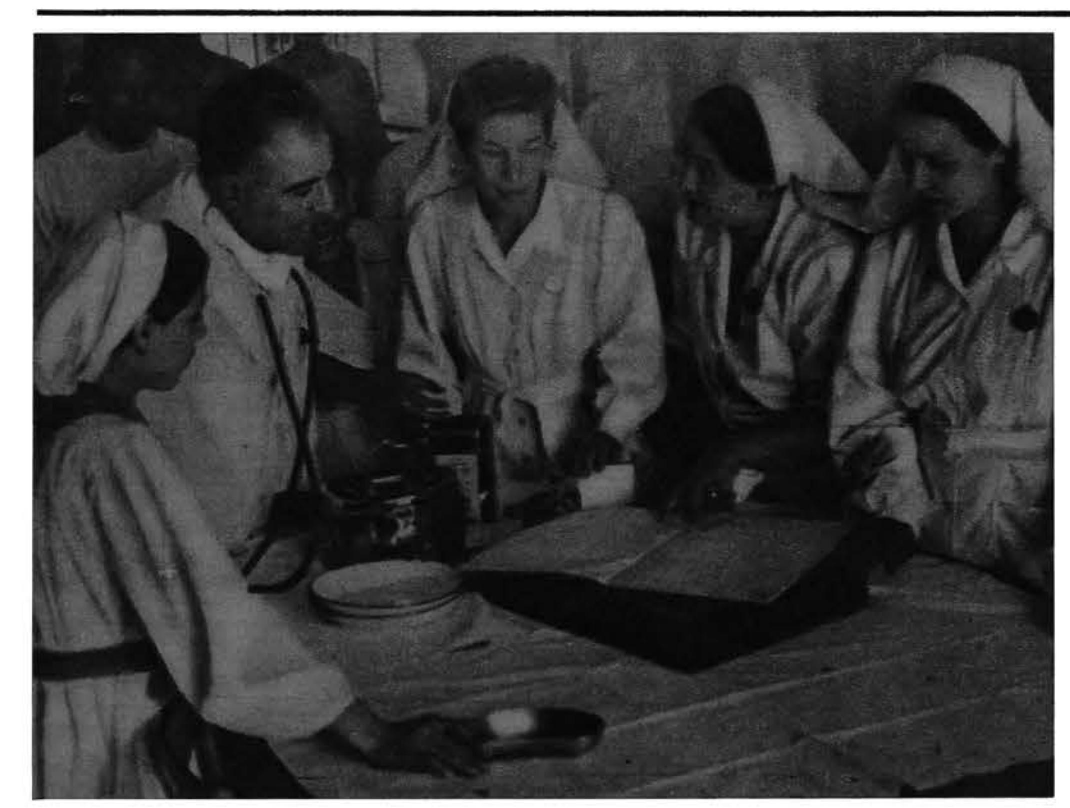
Le maréchal Tito recevant des présents qui lui sont offerts par une déléguée des femmes antifascistes serbes. Au cours de la guerre, les femmes yougoslaves ont été actives.

Ma visite en Yougoslavie était terminée. Revenant à Belgrade dans un paquebot aérien yougoslave aux ailes argentées, dont l'équipage était russe et yougoslave, je me mis à penser aux problèmes qui agitent ce pays. Son programme agricole et le relèvement de l'industrie sont les questions les plus importantes en dehors des besoins de secours immédiats. Une classe paysanne satisfaite et énergique et une industrie ravivée sont les seuls facteurs qui remettront complètement sur pied la Yougoslavie dans le plus bref délai possible.

Son gouvernement cherche d'abord à faire ceci par un plan de réforme des terres agricoles, et il est très désireux d'obtenir l'aide étrangère, sans cependant compromettre les intérêts nationaux en mettant pleinement en action les nouvelles aussi bien que les anciennes branches de l'industrie.

Son ministre grisonnant de l'Economie Nationale, M. Andrija Hebrang, m'a dit : « Nous ne serons plus exploités à nouveau ». Mon impression est, qu'en effet, ils ne le seront pas.

(Exclusivité « Images »)



C'est à Assiout que les membres de la Fondation « Mohamed Aly El Kébir » ont établi leur quartier général. Avec un dévouement inlassable, des dames de la haute société se vouent aux soins des malades sous l'égide du docteur Samuel Malati. Voici celui-ci, entouré de plusieurs dames du Comité, établissant le prochain plan de campagne de la Fondation.

CONTRE LA MALARIA

Nous nous rendons de l'autre côté du Nil, à l'est, dans la région de Badari, vers un petit village qui s'appelle Atmya. Ce sont Mmes Abdel Moneim Khalil, secrétaire de la Fondation Mohamed Aly, et Fahim Loza qui nous dirigent.

Elles ont appris à effectuer ces longues courses sans fatigue aucune. Tout avait lieu selon un « plan de campagne ». Des voitures étaient mises à leur disposition, et parfois aussi des camions militaires. Il fallait se rendre à tous les villages, sans en omettre aucun, et distribuer des soins, des médicaments, des vêtements aux malades. Souvent, en arrivant dans une localité, elles ne rencontraient personne. Dans les maisons en terre, aux ouvertures rares, empuantées par les corps sales et les détritus, elles trouvaient des hommes et des femmes prostrés auprès de parents morts. On raconte dans les villages que des victimes de l'effrayante maladie sont mortes, non de la fièvre, mais de faim et de soif.

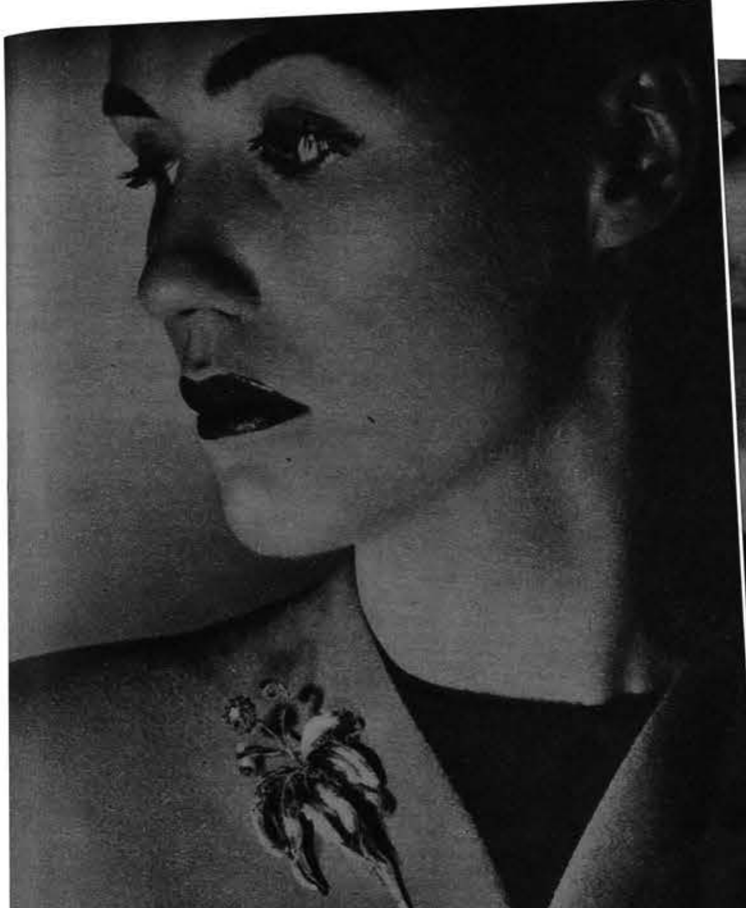
Sans s'inquiéter du danger qu'elles couraient — deux des volontaires ont été frappées par le typhus — elles ont procédé à la distribution de nourriture, de vêtements et de médicaments.

Dans la région de Badari, il n'y a pas moins de 300 villages qu'elles ont visités. A chaque visite, trois cents à six cents malades étaient examinés et soignés provisoirement. Quand ils étaient touchés par la malaria, des pilules d'atébrine, en quantité suffisante pour le traitement d'une semaine, leur étaient distribuées. Actuellement, les cas de malaria sont très rares.

Ces dames me désignent sur la route de Badari un endroit où le sable désertique coupe la vallée sur une grande largeur. C'est la dernière ligne de défense. Elles ont lutté avec acharnement, pour que cette limite ne soit plus dépassée. Il est vrai qu'au moment du plus grand danger, quand l'Egypte tout entière risquait la désolation et la mort, le moustique avait été découvert dans la région de Manfalout, à cinquante kilomètres au nord d'Assiout. C'était en septembre 1944. Mais depuis, la menace a progressivement disparu.

AU VILLAGE D'ATMYA

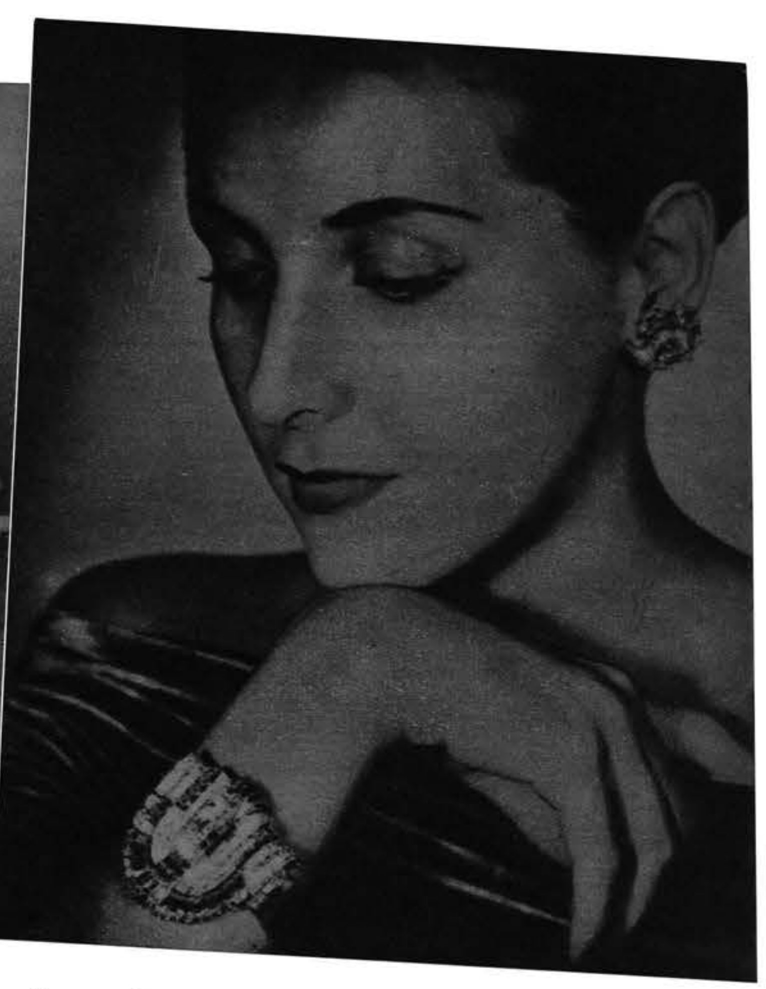
Nous traversons un semblant de pont en bois sur un canal, nous longeons le



Ce bijou de fantaisie, très original, représente une fleur transformée en danseuse de ballet. Il marquera d'une note spéciale le tailleur ou la robe de coupe simple et en relèvera l'élégance.



Voici le classique bracelet d'or, en forme de ruban. Il est agrémenté, ici, d'un semis de rubis, de turquoises et brillants.



Un magnifique bracelet en brillants, orné d'un motif en forme de bouclier. Ce motif peut être séparé et utilisé comme clip. Les boucles d'oreilles sont dessinées dans le même style.



Une nouveauté pour le soir, inspirée du goût antique : l'étroit cercle d'or ceignant le front. Il est agrémenté, ci-dessus, de petites fleurs en turquoises.

Bijoux d'Aujourd'hui

La joaillerie connaît une vogue nouvelle aux États-Unis où les pierres précieuses remplacent à présent les parures en simili. De plus, les bijoux sont pourvus d'ingénieux camouflages.

La mode de cet hiver comporte non seulement de nouveaux modèles de bijoux, mais aussi de nouvelles façons de les porter. Les lignes arrondies des robes ont inspiré des courbes et des cercles comme motifs principaux de la joaillerie américaine dont les dessinateurs se sont appliqués à reproduire des fleurs, des feuilles, des oiseaux ou des ornements orientaux et moyenâgeux afin de charmer et d'éblouir les yeux.

Rubis, turquoises et diamants sont assemblés en tours de cou ou en assortiments de broche, bracelets, bague et boucles d'oreilles. Ces précieux joyaux éclipsent à présent, de tous leurs feux, les fausses pierres et le métal doré qui ont connu longtemps la vogue.

Cet engouement pour le vrai et l'authentique donne un regain de mode à deux pierres mises au rebut pendant de longues années : le corail et le diamant rose. Une recrudescence de la crédulité a également remis sur le marché les pierres auxquelles on attribue une heureuse influence. Avoir de la prestance et de l'argent ne suffit plus aujourd'hui : pour que la vie soit un enchantement, il faut encore porter des bijoux — des bijoux appropriés, bien entendu.

Ainsi, la turquoise, l'améthyste, la pierre de lune et le corail se trouvent sertis dans des assemblages ravissants. L'ancienne lithologie attribuait à la turquoise le pouvoir de protéger contre les périls ; le corail prémunissait contre les hémorragies. Le diamant, symbole universel de la bonne fortune, est actuellement au zénith de sa vogue.

Valentina, dessinateur de joyaux, a décidé de faire porter des bijoux sur le front comme au temps de la Renaissance : trois larmes de diamants sur un cercle d'or flexible et ténu ou bien un étroit bandeau d'or orné de myosotis en turquoises.

L'épingle à chapeau fait une réapparition sensationnelle. Mais comme elle est différente de celle d'autrefois ! Ouvragée en forme florale ou géométrique, elle constitue, bien souvent, la seule décoration du chapeau, et est assortie aux boucles d'oreilles et à la broche. Le cabochon et le saphir sont surtout employés à cet usage. Si le chapeau n'est pas porté, une ramille ou une étoile de diamants est piquée dans les cheveux.

Les clips désertent, maintenant, le revers du tailleur ou le côté gauche de la robe pour la gorge quand, surtout, la robe est fermée jusqu'au cou. Avec le décolleté du soir, la rivière est très portée.

Afin de pouvoir adapter les bijoux à différentes robes, les joailliers les ont pourvus d'ingénieux mécanismes qui permettent de les segmenter et de leur donner des apparences diverses. La Fleur-Passion en est un exemple : ouvragée en énorme fleur exotique sertie de rubis, ses pétales fixés par de minuscules charnières d'or se referment sur les pierres et transforment le bijou en une broche toujours riche, certes, mais plus simple d'aspect.

Les montres camouflées en joyaux sont du dernier cri : elles joignent l'utile à l'élégance. Ainsi, une cerise, grandeur naturelle, tout en rubis et dont la tige a des feuilles d'émeraudes, révèle une montre quand elle est retournée ; une cordelette d'or, fixée à un bracelet de diamants et de saphirs, ouvre un boîtier secret qui renferme une montre.

Les bijoux destinés à recouvrir le lobe des oreilles atteignent parfois la dimension d'une prune et sont sertis de pierres figurant des volutes, des pigeons ou des fleurs d'une fantaisie sémillante. Les étoiles sont également un motif d'ornementation très en vogue, et c'est, en général, sa propre constellation du zodiaque que la femme élégante porte à l'oreille. Parfois, les deux boucles ne sont pas pareilles, mais forment ensemble un sujet : par exemple, un petit Cupidon d'un côté et, de l'autre, des pièces d'or signifiant « Amour ou Fortune ».

Comme on le voit, il y a, aujourd'hui, un langage des bijoux. Il est, évidemment, plus coûteux que celui des beaux parleurs.

Le quartier général de la lutte contre la malaria s'est transporté à Assiout. C'est là qu'« Images » a rencontré les dames de la Fondation « Mohamed Aly El Kébir », qui, depuis deux ans, dans des conditions très pénibles, secondent la tâche du ministère de l'Hygiène.

mur d'une grande propriété, et nous abordons une place où une voiture blanche est arrêtée depuis le matin. Dans la maison d'un notable, les habitants, par centaines, attendent leur tour.

Le docteur Samuel Malati dirige les soins. Il quitte la foule qui le presse et vient nous parler. Le problème de la malaria est lié à celui des autres maladies : la bilharzia et la gale.

Dans tous ces villages, pas de pompe d'eau potable, pas de source d'eau claire. Les efforts d'ensemble s'imposent. Il me montre son journal de voyage où il note chaque jour les résultats de son travail. Chaque fois le nom du village diffère, mais le travail, l'heure du départ et les constatations routinières se suivent avec régularité.

Il nous présente l'équipe des collaboratrices. Des infirmières, une aide, deux volontaires de la Fondation l'accompagnent dans la tournée. Deux équipes semblables partent d'Assiout concurremment.

La campagne contre la gale s'est jointe à celle contre la malaria et les maladies d'ordre général. Dans des cahiers spéciaux on a enregistré les personnes soumises au bain désinfectant. Trois bains successifs sont nécessaires. Et ceux qui suivent le traitement reçoivent des vêtements gratuits offerts par le gouvernement. En six jours, 2.700 pièces de vêtement ont été accordées de la sorte.

Nous quittons Atmya pour nous diriger vers le centre de Badari. Là aussi, la foule nous cerne et envahit la place. Dès que le mot de « distribution de vêtements » se répand, de grands cris se lèvent. Seuls un registre de tous les noms et une organisation stricte et sévère ont permis d'éviter des passe-droits.

BILAN D'UNE CAMPAGNE

Nous quittons dans l'après-midi nos charmantes hôtesses au dispensaire, pour rejoindre le docteur Sobhi Hanna qui nous donne les derniers renseignements sur les attaques du moustique.

« Nous devons rendre hommage à ces dames, nous dit-il, pour leurs efforts méritoires. Elles ont su, avec une intuition et un savoir-faire essentiellement féminins, deviner les difficultés qui se présentaient, parler aux gens des villages, et leur faire admettre les traitements et les soins. Elles ont constitué pour nous un corps de garde précieux.

« Nous avons divisé notre travail en deux parties : l'une concernant les soins des malades eux-mêmes, et l'autre la chasse au moustique.

« J'ai été affecté à cette seconde tâche. Nos équipes, qui groupent plus de 4.500 personnes répandues dans toutes les zones infectées, ont eu pour mission de relever l'existence du moustique et de nous prévenir immédiatement. Partout où des larves et des moustiques sont capturés, ils sont transmis au centre d'analyse. Chaque zone infectée est traitée une fois par semaine. Du Vert de Paris en poudre est répandu, des procédés spéciaux sont utilisés. Nous avons même jeté de la poudre insecticide D.D.T. au moyen de bombardiers alliés.

« Les deux dernières apparitions du moustique ont eu lieu le 19 décembre 1944 à Badari, et en février 1945 à Kom-Ombo.

« Depuis lors le moustique a disparu, et bien que nous espérions que le danger fût définitivement écarté, nous continuons notre vigilante surveillance et nous prenons les mesures préventives usuelles. Les résultats sont donc pleinement satisfaisants. Nous pouvons dire que la campagne contre le « gambia », moustique de la malaria, est close avec un succès d'autant plus grand que nous étions effrayés par les difficultés matérielles.

« Nous avons été aidés par les conseils avisés des médecins de l'Institut Rockefeller, les docteurs Wilson et Kerr qui ne nous ont pas quittés un instant. Nous avions toute l'assistance matérielle nécessaire, et nous rendant compte du danger, qui n'éveillait encore qu'une vague crainte dans l'opinion publique, nous n'avons hésité devant aucune dépense. Aujourd'hui, notre budget atteint 2 millions de livres.

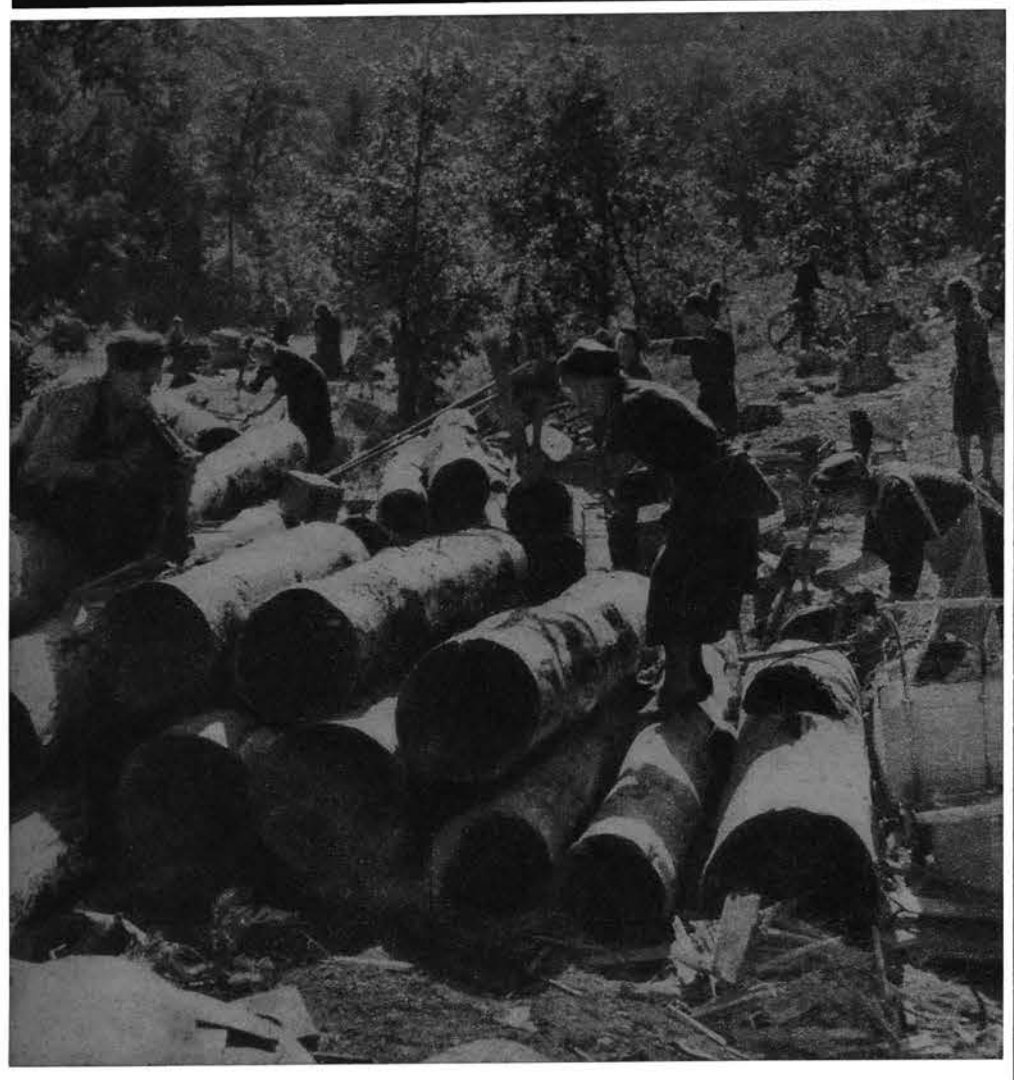
« Nous avons grandement renforcé les quarantaines dans les aérodromes, parce que, malgré les doutes qui subsistent encore, nous croyons que c'est par la voie des airs que le « gambia » a pénétré sur nos territoires. Cette vigilance a permis de sauver du fléau non seulement l'Egypte, mais sans doute d'autres pays européens, où le climat en été est favorable à l'expansion de l'insecte.

« L'expérience acquise au cours de ces campagnes a été utile. Elle nous a permis de prendre contact, plus étroitement, avec nos populations campagnardes, et de déceler plus rapidement à l'avenir tout danger d'épidémie. »

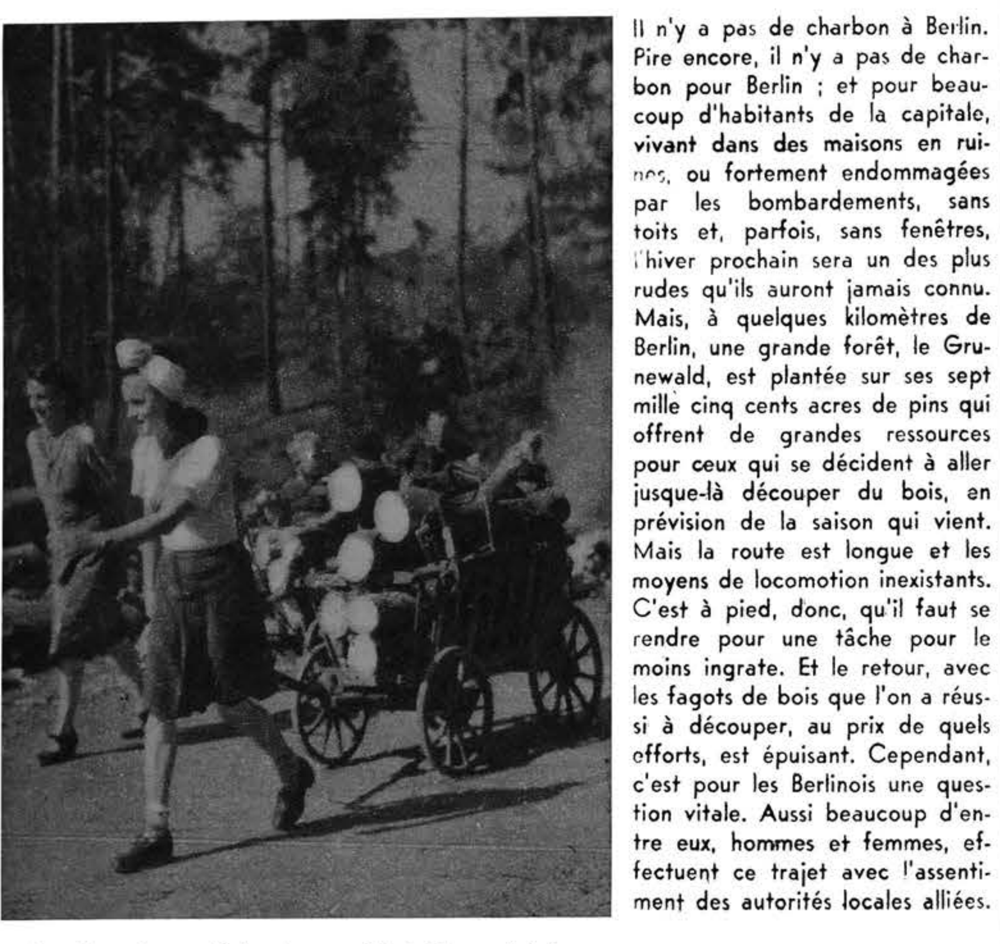
Les paroles du docteur Sobhi, clôturant le chapitre de la lutte contre la malaria, nous donnent confiance en l'avenir, et nous remplissent de reconnaissance à l'égard de ceux qui, anonymes, ont mené la campagne à son terme.

A. H.

BERLIN A FROID



La plupart des arbres du Grunewald ont été abattus pour pourvoir aux besoins en combustible des habitants de la capitale. Les bûches seront transportées sur des brouettes.



Ces deux jeunes Berlinoises semblent bien satisfaites des troncs d'arbres trouvés et qu'elles emportent.

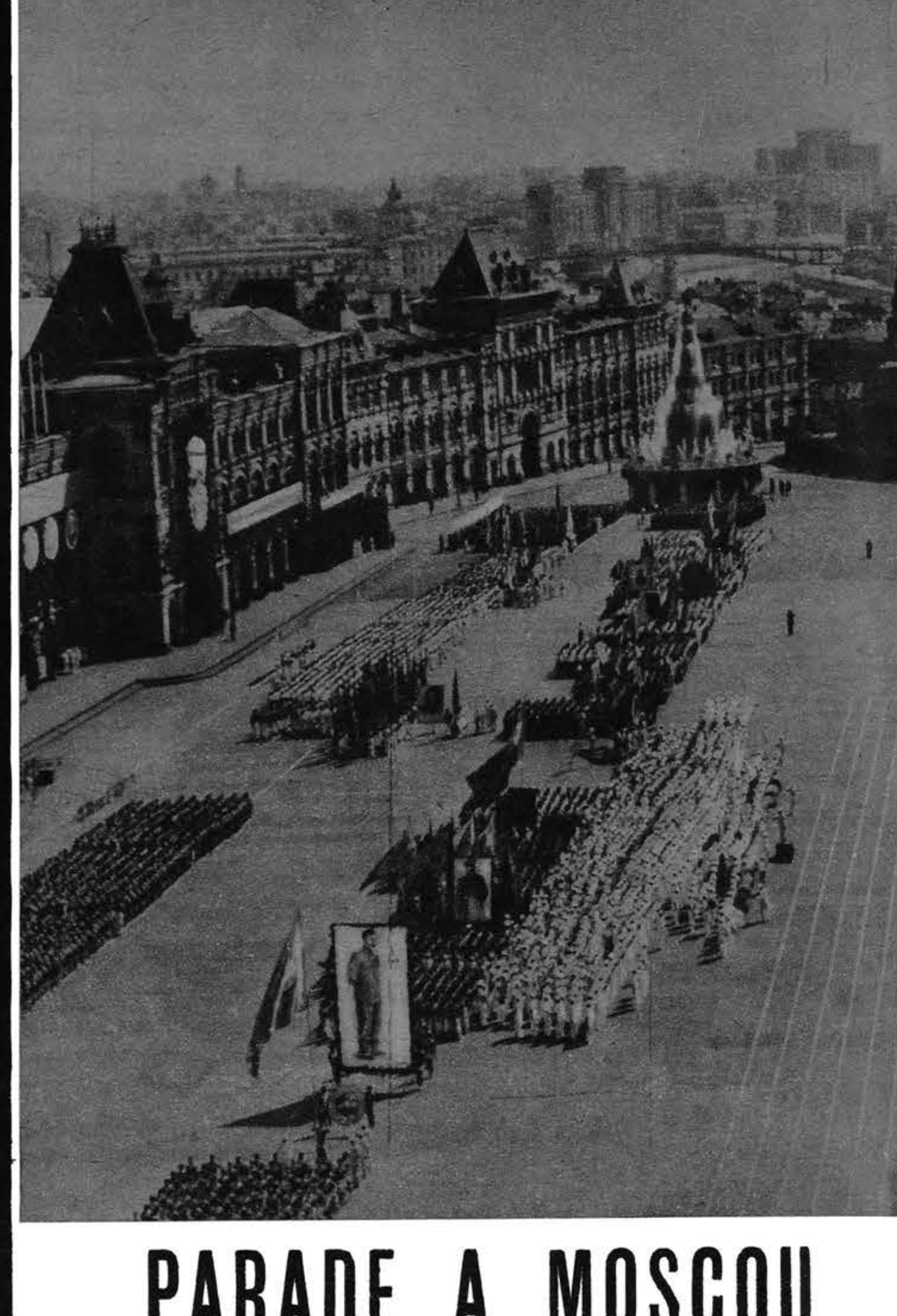
Il n'y a pas de charbon à Berlin. Pire encore, il n'y a pas de charbon pour Berlin ; et pour beaucoup d'habitants de la capitale, vivant dans des maisons en ruines, ou fortement endommagées par les bombardements, sans toits et, parfois, sans fenêtres, l'hiver prochain sera un des plus rudes qu'ils auront jamais connu. Mais, à quelques kilomètres de Berlin, une grande forêt, le Grunewald, est plantée sur ses sept mille cinq cents acres de pins qui offrent de grandes ressources pour ceux qui se décident à aller jusque-là découper du bois, en prévision de la saison qui vient. Mais la route est longue et les moyens de locomotion inexistants. C'est à pied, donc, qu'il faut se rendre pour une tâche pour le moins ingrate. Et le retour, avec les fagots de bois que l'on a réussi à découper, au prix de quels efforts, est épuisant. Cependant, c'est pour les Berlinois une question vitale. Aussi beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, effectuent ce trajet avec l'assentiment des autorités locales alliées.



Les femmes de ménage berlinoises ramas-

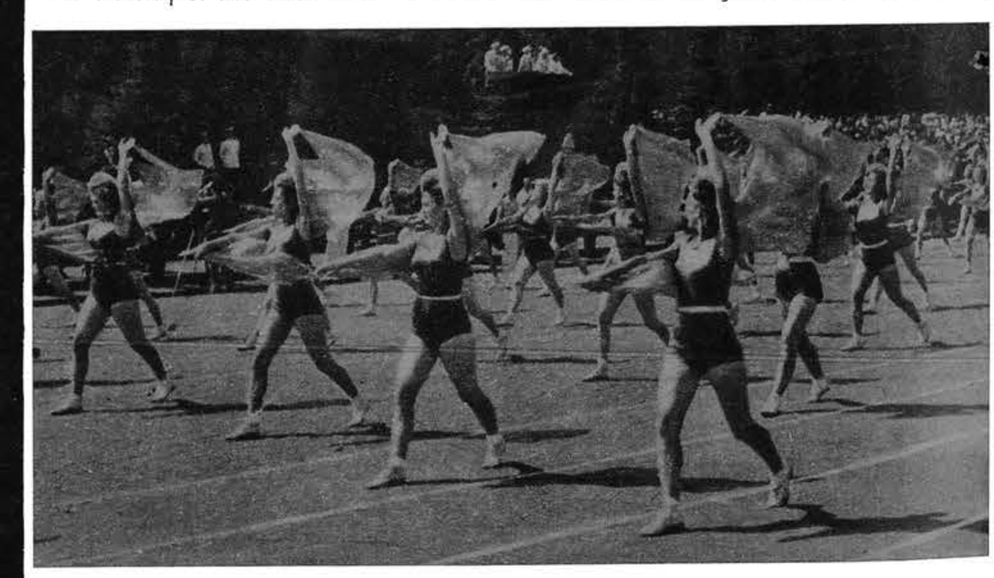


Une femme ramasse dans la forêt tout ce



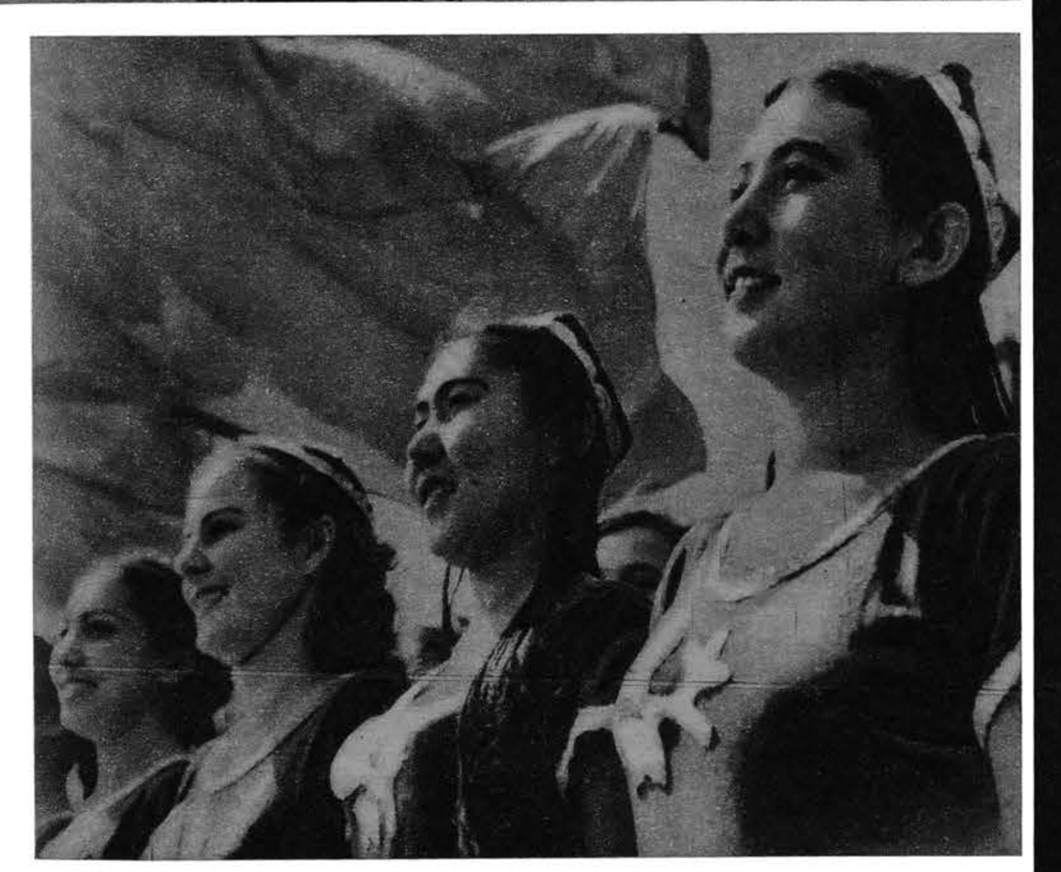
PARADE A MOSCOU

Une parade monumentale eut lieu sur la Place Rouge à Moscou, à laquelle prirent part les délégations athlétiques des seize républiques de l'Union Soviétique. Elle se déroula au milieu d'une foule nombreuse et du pavoisement des bâtisses environnantes. Ci-dessus : Une vue d'ensemble de la Place Rouge, où se déroula la gigantesque parade athlétique. Les vieux murs du Kremlin sont décorés de guirlandes et d'étendards.



Des mouvements à l'aide d'une écharpe sont effectués avec ensemble par des jeunes filles

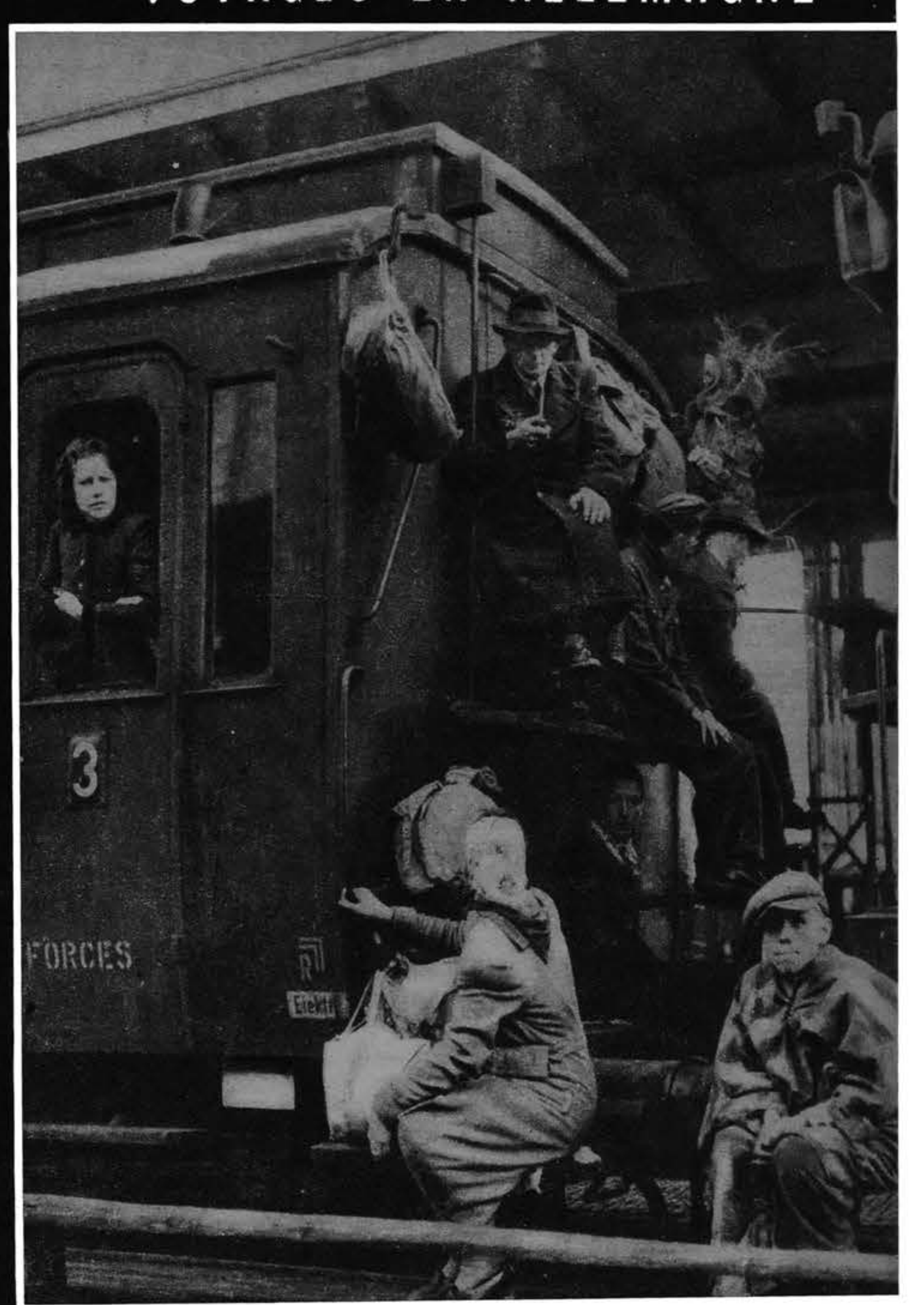




De jeunes et jolies athlètes se préparent pour le défilé. Elles ne manquent pas d'allure



VOYAGES EN ALLEMAGNE



Entassés partout où ils peuvent trouver une place, voici comment voyagent les Allema

Les voyages en Allemagne deviennent une entreprise fort longue et fort hasardeuse, et le public doit se contenter des moyens mis à sa disposition pour effectuer le trajet d'une ville à une autre. Wagons à bestiaux, fourgons de marchandises, tout est bon pour se déplacer, et le voyage dure parfois plusieurs jours au lieu de quelques heures. Avec cela, le passager doit emporter le minimum de bagages qui se réduisent souvent à quelques habits qu'il porte carrément sur ses épaules.

→



Bien que le train arrivé en gare soit archi-comble, les voyageurs qui l'ont attendu plusieurs heures essayent quand même de se placer.



Pas de première, ni de deuxième, ni de troisième classe, mais seulement des fourgo bestiaux ou à marchandises sur lesquels les Allemands sont heureux de trouver une p

POURPARLERS CHURCHILL-PÉTAIN

Le ministère des Affaires Étrangères britannique a récement publié un « libre blanc » destiné à faire le point sur les révélations du professeur Louis Rougier au sujet d'un accord conclu entre Pétain et Churchill en automne 1940. Les documents officiels de ce « livre blanc » nous ont permis de reconstituer les événements tels qu'ils se sont déroulés...

C'était en automne 1940. Le lion britannique se cabrait sous les coups qui venaient de l'atteindre ; il montrait ents et griffes et rendait coup pour coup ant de lécher ses blessures.

Sous la pression des événements qui meçaient de se précipiter, Churchill fut obligé ordonner aux canons de sa flotte de tirer r les unités françaises ancrées à Oran, ers-el-Kébir et Dakar... Le gouvernement itannique « accepta » le général de Gaul comme chef de tous les Français Libres i s'étaient ralliés autour de sa bannière à bix de Lorraine. En même temps, le gournement anglais ne voulait pas « brûler s vaisseaux » avec Vichy, et les relations nco-britanniques furent maintenues en illeuse malgré Oran et Dakar, et le rencement du blocus autour des côtes franises.

Mais Laval, qui désirait la victoire de l'Alagne, avait imaginé un plan diabolique : voyer la flotte française pour « libérer » colonies d'Afrique qui avaient rallié de ulle. Il créerait ainsi l'irréparable entre France et l'Angleterre qui, suivant son cord avec le chef de la résistance franise, s'était engagée à prêter l'appui de flotte pour la protection de ces colonies.

Pour rien au monde l'Angleterre n'aurait ılu voir la France passer, par suite de te manœuvre, dans le camp de l'Axe.

C'est pourquoi, quand, vers la fin de ptembre 40, l'ambassadeur de France à idrid chercha à entrer en contact avec Sir muel Hoare, en vue de s'entendre sur tains points qui intéressaient également deux pays, le gouvernement britannique réserva-t-il un accueil amical.

LES ENTRETIENS DE MADRID

M. de Labaume, représentant de France Espagne, rencontra l'ambassadeur britanque dans son bureau, au cours de l'as-midi du 27 septembre. La conversan fut extrêmement amicale, car les deux mmes étaient animés du même désir de npréhension. Tous deux avaient oublié note sèche que l'attaché naval français ait délivrée la veille à son confrère brinique, menaçant l'Angleterre de représ lles.

Après avoir exprimé sa consternation à pos de l'incident de Dakar, il expliqua à Samuel qu'il était surtout soucieux de ner le sentiment anti-anglais qui comnçait à s'éveiller en France et de faire sorte que l'Angleterre et la France suit côte à côte la même voie qui les conrait à la victoire finale.

« Je suis surtout dominé par un seul sou: gagner la guerre. Aussi ne perdrai-je mon temps en vaines récriminations sur qui vient de se passer, répondit Sir Sael Hoare. Par exemple, je ne discuterai avec vous le ressentiment du peuple annique à la suite des attaques aériennes françaises contre Gibraltar ou bien le qu'à Dakar, les canons français aient sur les parlementaires protégés par le peau blanc...

près ce préambule, les deux ambassars se mirent à commenter le message Paul Baudouin.

e ministre des Affaires Etrangères de ıy proposait à l'Angleterre de permettre a flotte marchande française de transer des vivres des colonies d'Afrique, si ne voulait pas voir la France passer plètement dans le camp de l'Allemagne. échange, le gouvernement français était bosé à se prêter à tout contrôle britanniet à s'engager formellement à ne rien ser saisir par l'Allemagne de ses imations ou de leur équivalent existant en nce. Au cas où l'Allemagne essaierait de confisquer par la force, le gouvernement çais se transférerait aussitôt au Maroc, le nouveau la France se trouverait ranaux côtés de son alliée d'hier dans sa e contre l'ennemi commun...

audouin ne parlait guère d'utiliser sa e contre l'Angleterre au cas où ces bositions seraient rejetées, mais l'ambaseur français expliqua à son collègue une partie de l'armée et de la marine t été tellement indignée de l'incident de ar qu'il ne pourrait vraiment répondre e qui pourrait s'ensuivre.

ambassadeur britannique répondit avec égale franchise. Bien qu'une majorité innique fût convaincue que l'Allemagne t l'intention d'occuper la totalité de la ce, et que, d'un autre côté, Laval essad'entraîner la France dans le camp de emagne, il ferait, lui, tout son possible convaincre son gouvernement, puisqu'il ait mû que par un seul but : la défaite de l'Allemagne. Tout devait être subordonné à cet objectif vital.

Puis les deux ambassadeurs se séparèrent.

En fait, la difficulté ne résidait pas spécialement à convaincre le gouvernement britannique de la nécessité de négocier avec la France. Le gouvernement de M. Churchill s'y était toujours efforcé, afin d'éviter malentendus et frictions.

Lord Halifax, dans une dépêche qu'il adressa à Sir Samuel Hoare, posa trois conditions importantes : représailles de la part des Britanniques au cas où les Français réitéreraient leurs attaques ; les discussions devraient avoir pour base le message conciliant de M. Baudouin (du 27 septembre) et non celui de l'attaché naval daté de la veille ; et enfin, le gouvernement britannique ne pouvait retirer son appui au général de Gaulle et à son mouvement, mais, au contraire, il devrait lui prêter tout son concours pour l'aider à maintenir son autorité dans les territoires qui se seraient ralliés à lui...

Quant aux points de discussions, ils concernaient principalement le retour de l'Empire à la France après la victoire ; l'échange commercial entre la France et ses colonies ; et enfin la garantie qu'aucune unité navale ne tomberait entre des mains ennemies.

La réponse française ne parvint à Madrid que dix jours plus tard :

« Mon cher Ambassadeur et Ami,

« ...J'ai l'honneur de transmettre ci-après à Votre Excellence la réponse du gouvernement français :

« Le gouvernement français accueille avec faveur les ouvertures du gouvernement anglais tendant à mettre un terme aux actes hostiles dont l'Empire et la flotte française ont été l'objet ou la victime.

« Les trois conditions préalablement posées par le gouvernement britannique à la reprise des relations correctes avec le gouvernement français appellent de sa part les observations suivantes :

« a) Le gouvernement français n'a jamais pris l'initiative d'attaques contre des navires ou des territoires britanniques. Les opérations qui ont eu lieu — où qu'elles se soient déroulées — ont toujours procédé d'initiatives anglaises et le gouvernement français a toujours cherché à en limiter les conséquences.

« Le gouvernement français ne songe pas à se transformer en agresseur. Aussi ne peut-il s'expliquer pourquoi le gouvernement britannique le menace de recourir avec toutes ses forces — dans le cas d'une agression — à des mesures de représailles contre les ports et les territoires coloniaux français. Pour sa part, il doit déclarer nettement au gouvernement britannique qu'il n'hésitera pas à riposter avec tous ses moyens si des forces armées britanniques renouvelaient leur attaque contre des navires français ou des territoires français, ou encore soutenaient une action militaire contre ses navires ou ses territoires.

« b) Le gouvernement français estime, comme le gouvernement britannique, que les conversations éventuelles pourraient utilement se développer dans le cadre des entretiens qui ont eu lieu le 27 septembre entre M. de Labaume et Sir Samuel Hoare.

« c) Le message de Lord Halifax précise que le gouvernement britannique ne peut retirer son appui à M. de Gaulle — si celui-ci le réclame — pour maintenir son autorité dans les colonies françaises qui se rallient à sa cause. Le gouvernement français ne reconnaît ni la cause ni l'autorité de M. de Gaulle.

« Il n'existe qu'un gouvernement français dont l'autorité s'étend à tous les territoires coloniaux français et qui a pour strict devoir de défendre l'Empire français, d'en faire respecter et, éventuellement, d'en restaurer l'intégrité contre toute violence. Si le gouvernement britannique prétendait reconnaître un autre pouvoir que celui du gouvernement français sur des possessions françaises, ou accorder son appui à des entreprises ayant pour objet de soustraire les possessions françaises à l'autorité légitime du gouvernement français, il priverait de sa base nécessaire tout effort tendant à un apaisement entre les deux pays.

« Mais puisque le gouvernement britannique désire — comme le gouvernement français — une détente, sa politique doit être compatible avec l'honneur, la dignité et les intérêts de la France. »

Cette réponse produisit une impression déplorable sur le gouvernement britannique, bien que de l'aveu même de Lord Halifax il ne se fût pas attendu à autre chose. C'est pourquoi il chargea son ambassadeur à Madrid d'expliquer à Vichy que si l'Angleterre en avait été réduite à utiliser la force dans certains cas, c'est qu'elle était consciente que le gouvernement français était parfaitement impuissant à sauvegarder ses droits et que c'est avec la victoire commune en vue que de pareilles opérations avaient été ordonnées...

●

C'est alors que le professeur Louis Rougier fit son apparition sur la scène. Bien que nanti d'un passeport diplomatique et ayant quitté la France à destination de Londres avec l'assentiment de Pétain et Baudouin, il n'était pas chargé d'une mission officielle. Malgré cela, il reçut le meilleur accueil de la part de Lord Halifax qu'il rencontra au Foreign Office dans l'après-midi du 24 octobre.

LES ENTRETIENS DE ROUGIER

Après avoir présenté à Lord Halifax le « climat » de la France en automne 40, le professeur Rougier résuma la ligne de conduite qui devait être suivie dans les nouvelles relations franco-anglaises :

L'Empire : Au moment de l'effondrement de la France, il y avait très peu d'espoir en la possibilité d'organiser et de maintenir une résistance quelconque dans la France d'outre-mer, et même maintenant les hommes et le matériel laissaient beaucoup à désirer. L'Empire avait, jusqu'à un certain point, été sauvé par la jalousie mutuelle des Allemands et des Italiens. Quand ces derniers avaient voulu occuper la Tunisie, l'Allemagne s'y était opposée. De même, quand le gouvernement espagnol avait exprimé son intention de mettre la main sur le Maroc, les Allemands, qui depuis longtemps nourrissaient des ambitions à propos de cette partie de l'Afrique, le lui avaient interdit. Aujourd'hui, Weygand, qui s'était rendu en Afrique du Nord pour organiser l'armée coloniale, avait assuré à Rougier qu'il était déterminé à protéger la France d'outre-mer contre toute agression, d'où qu'elle vint. Weygand avait été amené à croire que la victoire britannique était la seule chance de salut pour la France.

Le Blocus : Le blocus des produits alimentaires venant d'Afrique, qui avait été imposé à la France, devrait être relâché quelque peu, car son maintien rigide pouvait être exploité par la propagande ennemie pour exciter le ressentiment du peuple français contre l'Angleterre.

La Radiodiffusion : Une certaine entente pouvait être atteinte par les deux gouvernements quant au contrôle de la radiodiffusion, et en particulier en ce qui concernait les attaques lancées par la B.B.C. contre la personne du maréchal Pétain qui, malgré tout, jouissait encore d'un grand prestige en France...

— Nous voudrions bien parvenir à un certain **modus vivendi** avec le gouvernement de Vichy, interrompit Lord Halifax. Cependant je vous ferai remarquer que le gouvernement du maréchal Pétain n'est guère libre d'agir à sa guise ; il est plutôt sous l'entière domination de l'Allemagne.

— Mon cher ministre, répondit, en substance, le professeur Rougier, il me semble que les rapports que vous possédez sur la France ne vous donnent pas une image très exacte de la vérité. Dans plusieurs cas, le gouvernement français n'a pas hésité à résister à des demandes allemandes. Ainsi, au lendemain du triste et regrettable incident d'Oran, le gouvernement allemand autorisa la France de remettre en service un certain nombre d'avions et d'unités navales en vue d'être utilisés contre la Grande-Bretagne — mais à la condition de lui céder cinq bases sur la côte nord-africaine. Pétain rejeta catégoriquement cette offre tout en en prévoyant les suites : dès le lendemain, les autorités allemandes rendirent infranchissable la ligne de démarcation qui sépare les deux France...

Dans l'après-midi du même jour, M. Churchill recevait l'émissaire vichyssois dans son bureau du « 10, Downing Street ». A cette entrevue assistaient également le ministre des Affaires Etrangères et Sir William Strang, qui n'était alors que cinquième secrétaire du Foreign Office... M. Churchill lui révéla jusqu'à quel point les forces britanniques avaient été renforcées dans le Moyen-Orient, et le convainquit de la nécessité de résister à l'Allemagne en Afrique. De son côté, le professeur déclara qu'à cet effet, il fallait coûte que coûte se débarrasser de Laval...

M. Rougier promit d'expliquer au général Weygand la véritable situation de la Grande-Bretagne afin de mieux l'aider à résister à la pression allemande et, éventuellement, à lever l'étendard de la résistance française.

On sait que le général Weygand ne donna aucune suite à cette offre, comme il ne daigna pas répondre à un message, dans le même sens, que lui avait adressé le général de Gaulle et qu'il terminait par cette phrase : « Je vous présente mes respects si votre réponse est affirmative. »

— On ne m'écrit pas comme cela. Je ne réponds pas dans ces conditions, déclara le général Weygand avec indignation lors du procès du maréchal Pétain.

Entre temps, les conversations de Madrid se poursuivaient avec intermittences, car elles étaient coupées par de longues attentes des réponses françaises... Puis il y eut « Montoire »...

Le 5 décembre, le professeur Rougier qui s'apprêtait à partir pour l'Amérique adressait, de Lisbonne, un message à M. Churchill et à Lord Halifax, suivi d'une longue liste de notes au sujet de son entrevue avec Pétain, et dont voici les plus importantes :

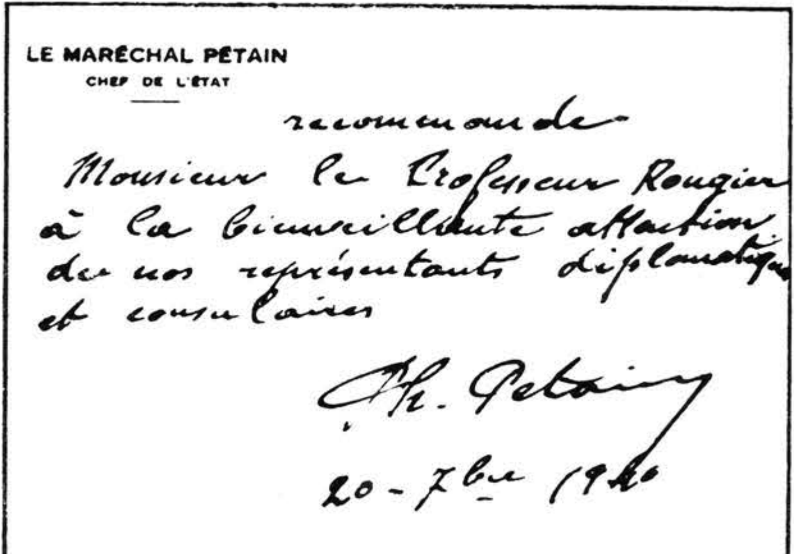
● Dans son interview avec Hitler, Pétain a été convaincu que les Anglais seraient irrémédiablement vaincus. C'est pourquoi il a accepté le principe de la collaboration qui, en fait, manque de tout sens pratique.

● Mes explications écrites et verbales entre le 7 et le 11 novembre ont ébranlé cette certitude. J'ai été aidé par le colonel Fonck — l'as des as de la guerre 1914-18 — dont les déductions théoriques sur l'impossibilité pour l'Allemagne de conquérir l'Angleterre à la suite du seul bombardement aérien ont corroboré mon témoignage.

● Le gouvernement de Vichy m'a déclaré — conformément à ce que m'avait confié le général Weygand quatre jours plus tôt — qu'il considérerait l'occupation par l'Angleterre et de Gaulle de l'Afrique-Equatoriale française comme un fait accompli et renoncerait à essayer de réduire la colonie dissidente par la force des armes. En échange de quoi, il espère que le gouvernement britannique s'abstiendrait d'encourager toute révolte en Afrique-Occidentale française, Maroc ou Algérie, car tout soulèvement dans ces possessions aurait pour résultat de faire intervenir les Espagnols, les Allemands et les Italiens en Afrique du Nord directement ou au moyen d'une intolérable pression sur la France métropolitaine. L'Afrique du Nord n'est guère, en ce moment, en mesure de résister effectivement, avec ses propres ressources, à une pareille intervention...

D'autres points suivaient au sujet du « Cas de Gaulle » — que Pétain suggérait de faire envoyer sur un autre théâtre d'opérations — en Egypte ou en Grèce, par exemple, sur les accords commerciaux et les émissions britanniques, etc...

Arrivé aux Etats-Unis, le professeur Rougier s'occupa de ses cours dans un collège new-yorkais, et les négociations entre la France et la Grande-Bretagne furent suspendues...


LE MARÉCHAL PÉTAIN
CHEF DE L'ÉTAT

recommande Monsieur le Professeur Rougier à la bienveillante attention de nos représentants diplomatiques et consulaires

Ph. Pétain

20-7bre 1940

Autographe de la lettre par laquelle Philippe Pétain recommandait le professeur Louis Rougier aux représentants diplomatiques.

Cette Semaine...

MUSICA VIVA

Pour son septième concert intime, « Musica Viva », qui, fidèle à son titre, avive le goût musical en Egypte tout en l'éduquant sous la direction compétente du Dr H. Hickman, a présenté, dimanche dernier, de la musique ancienne pour orchestre de chambre dans un programme qui comprenait des œuvres symphoniques de première audition.

Les salons clairs, à l'acoustique excellente, de M. et Mme Vaucher où cette musique pour une vingtaine d'instruments était donnée, offraient un cadre des plus appropriés à l'emploi.

Un préjugé veut que les Anglais n'aient pas écrit de la bonne musique. La « Sonata da chiesa » de Ravenscroft prouve le contraire. Arrangée pour orchestre à cordes par H. Hickman, elle est d'une pureté angélique et, aussi, d'une gravité d'intérieur de cathédrale qui l'apparentent aux œuvres bachiennes. De Jean-Sébastien Bach, un « Chaconne » faisait précisément suite. Ecrite pour violon, elle a été transcrite pour piano par Brahms pour la main gauche seule ; et c'est le Dr H. Hickman qui l'interpréta avec dextérité. Mais c'est le « Concerto en sol » pour piano et orchestre de Hœndel qui ravit l'auditoire par sa texture et son exécution.

Une deuxième partie du programme comportait une « Suite pour piano » de Rameau d'une grâce surannée mais d'une écriture prenante ; une « Ouverture » de Piccini (à ne pas confondre avec Puccini !) qui se trouve étrangement, par la musique autant que par la chronologie, entre Mozart et Rossini ; et, de Schubert, un « Laendler », cet air de danse qui eut sa vogue après le menuet et avant la valse, d'un mouvement doux et berceur.



Enfin, pour terminer, une surprise du Beethoven espiègle ! En effet, le « Rondeau a capriccio » est une altercation entre le musicien coléreux et sa femme de ménage pleurnicharde au sujet d'un sou égaré. D'où le titre de cette partition peu connue : « La rage sur le sou perdu ». H. Hickman a brassé avec ardeur et plaisir cette masse sonore aux phrases anecdotiques, répétées et butées.

UN CONTE QUE SCHÉHÉRAZADE N'A PAS CONNU...

C'est un titre accrocheur que M. Jean Capart a donné à sa conférence de l'autre jeudi. En s'y rendant, l'assistance nombreuse s'était demandée comment et pourquoi cet éminent égyptologue allait l'entretenir d'un conte des Mille et Une Nuits. Allait-il commenter un papyrus dont le texte pharaonique s'apparenterait étonnamment aux récits d'Aladin ou de Sinbad le Marin ? La curiosité publique devait se transformer en surprise dès l'entrée en matière du conférencier. Il s'agissait, en effet, d'un compte-rendu — au demeurant, fort bien exposé — des activités de la « Fondation égyptologique Reine Elisabeth », depuis sa création, il y a plus de vingt ans, jusqu'à nos jours.

Pour M. Jean Capart, l'histoire de cette institution est romanesque, fabuleuse même. Comme dans un conte de fées, une souveraine munificente, après l'avoir fait voyager dans un train royal qui valait bien le carrosse fait d'une citrouille, et qui conduisait rien moins que chez Tout-Ankh-Amon, ce marquis de Carabas de jadis, accepte de patronner un centre d'études égyptologiques. Des interventions de mécènes américains permettent, plus tard, d'entreprendre des fouilles à El-Kab, à l'endroit même où M. Jean Capart avait souhaité piocher. Ces fouilles, malheureusement interrompues par les cinq années de guerre de la méchante fée Carabosse, vont être reprises grâce à la baguette magique du directeur du Service des Antiquités.

Cette atmosphère de fable, M. Jean Capart espère la retrouver, au cours de sa campagne de fouilles, sur le site du sanctuaire de la déesse Nekhabit, à la bouche de la double vallée, et peuplé, pour le moment, de vautours et de serpents comme dans un conte que Schéhérazade n'a, vraiment, pas connu.

A LA LÉGATION DE L'URSS

A Zamalek, face à la légation de Chine et contigu à celle du Saint-Siège, le nouvel hôtel de la légation de l'Union Soviétique était éclairé à giorno, l'autre mercredi. Une foule dense d'invités se pressait dans ses salons en surplomb sur le Nil moiré de reflets. Au haut du bâtiment, l'étendard rouge aux armoiries prolétaires, avivé par un réflecteur, se déployait sur le ciel foncé.

La nouvelle installation de la légation de l'URSS coïncidant avec le 28ème anniversaire de la Révolution d'Octobre, cette double circonstance fut l'occasion d'une réception qui revêtit le plus vif éclat. Plus de mille personnalités, comprenant de hauts dignitaires, des hommes politiques égyptiens et même des délégués de l'Union Arabe de passage au Caire, étaient venues présenter leurs félicitations à S.E. Alexis Chérobine, ministre plénipotentiaire de l'Union Soviétique. Des mains se serraient, des conversations s'engageaient dans l'embrasure d'une porte ou devant les buffets où vodka et caviar, expressément arrivés par avion, étaient servis comme à Moscou.

Les toilettes des dames n'étaient pas seules à donner du brillant à la soirée : d'un groupe à l'autre on voyait circuler les uniformes chamarrés du personnel de la légation de l'URSS ; sur un canapé, S.A. l'Emir Seif El Islam du Yémen, en caftan rutilant, s'entretenait avec un important représentant de la presse égyptienne ; et, portant la barrette voilée de noir e



S.B. le Patriarche des Arméniens orthodoxes à une table dans un des salons de la légation soviétique de Zamalek.

LL.EE. Chérobine, ministre de l'URSS, et Nahas pacha surpris par l'objectif à la réception de la légation soviétique.

la croix pectorale gemmée, le patriarche arménien orthodoxe présidait une table dans une encoignure.

Les remarques, les avis, les potins même allaient leur train, surtout quand se rencontraient deux journalistes à l'affût de la nouvelle sensationnelle. Le bruit n'a-t-il pas circulé, ce soir-là, que la nouvelle légation de l'URSS, si somptueusement aménagée, était destinée à abriter des conversations d'une portée internationale ? « Peut-être une rencontre des Trois Grands... » chuchotait-on.

Mais on s'est laissé surtout prendre au charme de Madame Chérobine, en robe fort élégante, qui recevait toute cette société avec une aménité exquise, en passant, avec le même sourire, de S.E. le Président du Conseil au plus effacé de ses invités.

FLEURS D'AUTOMNE

C'est en automne, c'est-à-dire à une époque où les fleurs sont rares, que s'épanouissent les chrysanthèmes dont le nom est dû à la couleur caractéristique jaune-doré que présente, au moins dans le type primitif, la généralité des espèces. Originaire de la Chine, le nombre de variétés obtenues par la culture s'accrut si rapidement en Egypte que l'on y admire aujourd'hui des chrysanthèmes de couleur et même de grosseur très diverses.

On s'en convainc en visitant l'exposition florale organisée au Palais d'Agriculture par la Société d'Horticulture. Elle présente, de plus, l'intérêt d'être la première depuis ces longues années de guerre. Ses principaux organisateurs — Mohamed Zulficar bey, le Dr Youssef Milad et Sir Robert Greg, entre autres — se



Ce dahlia géant est exposé au Palais de l'Agriculture de Guézireh. Comparez son diamètre avec la main qui tient sa tige... (Photo Richard Mosseri)

sont bien promis de la rendre de nouveau annuelle, en recevant à son inauguration, samedi, sur le coup de midi, S.E. Chérif Sabry pacha, représentant Sa Majesté le Roi.

Dès le seuil de l'exposition, on est assailli par une odeur de lendemain de pluie : odeur de terre mouillée et de verdure. Mais on est ici moins dans un jardin que dans une vaste serre. Des chrysanthèmes de toutes les formes étalent sous le regard ravi leur beauté robuste. Des pompons coiffent de toutes petites fleurs leurs tiges nombreuses et serrées. Les grosses boules blanches, lilas ou bicolores dressent bien haut leurs têtes ébouriffées tandis que de vénérables barbes de patriarches trônent, lisses et majestueuses, dans des vases. On voit ici une variété de chrysanthèmes japonais aux minces pétales semblables à du vermicelle ou, plus poétiquement, à un trait de plume de Foujita, et là une variété d'anémones aux branches multiples. Ailleurs, des chrysanthèmes à une seule rangée de pétales. C'est, partout, un magnifique déploiement de couleurs. Des jaunes poussin voisinent avec des violets chatoyants, des mauves pâles avec des blancs neigeux, une mousse de champagne avec un marron mordoré...

Au centre du vaste local fleuri, trois parterres hors concours dessinent des motifs en damier ou en rosaces. Les yeux se détachent avec peine de ces combinaisons florales savantes qui font penser à des coins de Versailles ou de Boboli.

On dépenserait vraiment beaucoup de temps, de mots et de couleurs pour convertir en littérature ou en un tableau stériles l'exposition de la Société d'Horticulture. Si Dieu jugea que l'homme ne pouvait être nulle part, sur terre, plus heureux que dans un jardin fleuri, on sait qu'il a fallu, hélas ! que la femme pensât tout autrement... Rattrapons-nous un peu de nos déboires, qui datent de la Genèse, en allant passer quelques moments parmi les fleurs de Guézireh. Nul doute que, partageant l'avis d'un jury compétent, nous admirerons au passage les variétés provenant des jardins de M. Bassili Cosbar, Mme Sami pacha et Lady Rowlatt, qui ont obtenu des coupes, et celles, également primées, de Sir Robert Greg, Sadek Henein pacha, Taher bey El Lozy, Ahmed bey Chérif et M. Max Herman. Un jardinier, Ismaïl Abdel Mohsen, au service de Lady Rowlatt, s'est vu aussi octroyer un prix : il a présenté un bouquet, assurément fort beau, qui résume à lui seul toute la flore automnale.

LES COMÉDIENS ROUTIERS

Le récital d'art dramatique des Comédiens Routiers, donné samedi dernier à l'Ewart Memorial Hall, n'avait qu'un tort : celui d'être unique au lieu de tenir l'affiche plusieurs soirs. En tout cas, pour ces comédiens qui se disent routiers, une tournée dans les villes d'Egypte, et même du Proche-Orient, s'impose. On objectera que ce sont là des amateurs ayant chacun ses propres occupations et ne pouvant pas se permettre pareille entreprise. Il n'en semble rien. Ils jouent avec un scrupule et une intensité dramatiques dignes des troupes des petits théâtres d'avant-garde. Et les spectacles qu'ils montent — de loin en loin, malheureusement, et comme furtivement — sont d'une tenue esthétique des plus louables. Par ailleurs, l'anonymat de leur dis-



tribution n'ajoute que plus de mérite à leur jeu collectif.

Au programme, les Comédiens Routiers ont inscrit cette fois des chœurs parlés et des farces qui malgré leur diversité présentaient un ensemble des mieux composés. Sans décors, et presque sans accessoires, par le seul effet de la voix et de l'attitude, ils ont admirablement figuré des complaintes du moyen âge et des scènes populaires. Pour celles-ci, l'usage de masques ajoutait au grotesque, situait le texte sur le plan du général.

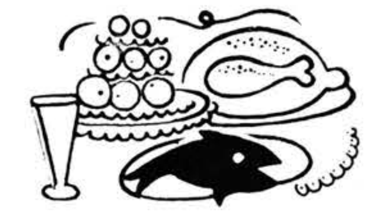
Que la simplicité rejoint la grandeur, on l'a constaté une fois de plus, grâce aux Comédiens Routiers, en assistant à leur interprétation de « La Goutte de Miel », « Le Roi Renaud », « La Complainte de Cornouailles » et « La Compassion de Notre-Dame » (« La Ballade des Pendus », de François Villon, aurait cependant gagné, semble-t-il, en émotion communicative si les récitants avaient été placés non de front, mais de biais et en échelle.)

Comme on comprend qu'Henri Ghéon n'ait pas hésité à qualifier d'art supérieur ce théâtre dépouillé et poignant dans l'étude qu'il a consacrée à Léon Chancerel qui, on le sait, a repris le drame moyenâgeux en le modifiant selon sa propre inspiration ! Dorénavant, il faudra compter les Comédiens Routiers du Caire parmi ses interprètes les plus remarquables.

AU PALAIS ZAAFARANE

Depuis l'époque fastueuse du Khédive Ismaïl qui l'a fait construire, le palais Zaafarane a connu, certes, diverses manifestations politiques, scientifiques et mondaines. Aucune, probablement, ne comptera dans ses annales autant que celles de la Ligue arabe qui se déroulent actuellement dans ses vastes pièces.

L'autre samedi, un grand banquet y était offert par S.E. Abdel Rahman Azzam bey, secrétaire général de la Ligue. Les invités étaient déjà à l'étage réservé à la réception quand les délégués quittèrent la salle des conférences, suivis de leurs secrétaires chargés de serviettes. Bien que las, ils se mêlèrent aussitôt à la fête, l'éclat des lampes des photographes



et les questions indiscrètes des journalistes leur ayant donné du regain et de la bonne humeur.

Tandis qu'aux sons d'un orchestre dissimulé derrière le feuillage d'un jardin d'hiver, le buffet traditionnel était servi, des groupes entourèrent S.E. Djamil Mardam bey et S.E. Abdel Rahman Azzam bey, espérant la primeur d'une déclaration. Il n'en fut rien. Celui-ci, qui vient de rentrer de Londres après une mission des plus chargées, avait un mot aimable pour tout le monde et invitait à s'approcher des tables dressées, tout en prenant à la dérobée des cachets contre la migraine due au surmenage.

Fait notable : pour brillante qu'était la réception, l'habit n'était pas de rigueur, la plupart des personnalités sortant tout juste d'une séance de la Ligue arabe.



Les délégués de 20 nations, formant le Conseil de l'Aviation Civile, réunis à Montréal dans une salle de l'hôtel Windsor. La part de l'Egypte dans les frais de cette organisation sera de 19.860 dollars par an.

L'ÉGYPTE A MONTRÉAL

Mohamed Rouchdy bey, directeur du Département de l'Aviation Civile, vient de rentrer de Montréal où il représentait l'Egypte à la première séance du Conseil de l'Aviation Civile institué par la Conférence tenue à Chicago il y a une année.

— Si vous vous le rappelez, me dit Mohamed Rouchdy bey, la Conférence de Chicago avait décidé de créer un Conseil, composé des délégués de 20 nations, qui siégerait à Montréal immédiatement après l'acceptation officielle, par au moins 26 nations, de la nouvelle convention et du nouvel accord international relatifs à l'aviation civile. Ce Conseil s'est réuni pour la première fois le 15 août 1945, à l'hôtel Windsor de Montréal.

« Les frais du Conseil (appointements, loyers, etc.) ont été estimés à 1 million de dollars par an et seront supportés par les nations qui ont adhéré à la Convention de Chicago. Ces nations sont, aujourd'hui, au nombre de 36. La part de chaque nation a été calculée au prorata des richesses de chaque pays. Un système de points a été établi et le pourcentage suivant a été décidé : Angleterre et Etats-Unis 30 points ; le Canada, la Chine et la France 15 points, l'Australie, le Brésil, les Indes et la Hollande 10 points ; la Belgique, la Pologne, le Mexique, la Suède, la Suisse, la Tchécoslovaquie et la Turquie 8 points ; l'Egypte, la Norvège et la Nouvelle-Zélande 5 points ; les autres pays ont eu soit 3, soit 1 point.

« Le montant que paiera l'Angleterre ou les Etats-Unis s'élèvera à 119.160 dollars environ ; celui de l'Egypte à 19.860 dollars, soit 4.500 livres.

« Comme j'étais le seul représentant de l'Egypte, j'ai pris un peu part aux travaux de toutes les commissions. Toutefois, le travail du Conseil étant continu, j'ai délégué Mohamed Eff. El Hakim, du Département de l'Aviation Civile, pour me remplacer afin de me permettre de rentrer au Caire.

« Durant mon séjour à Montréal, j'ai été prié par la Misr Airworks de la représenter auprès de la I.A.T.A. (International Air Transport Association) qui tenait sa première Assemblée Générale le 16 octobre 1945. Je fus assez heureux pour obtenir de l'Assemblée de nommer le représentant de la société égyptienne, S.E. Hassan Sadek pacha, membre de son Comité Exécutif composé de 12 délégués. Ceci est un succès pour notre pays lorsque l'on sait que les compagnies d'aviation ont envoyé à Montréal 57 délégués. J'ai également réussi à obtenir la nomination de S.E. Hafez Afifi pacha comme président de l'Assemblée de la I.A.T.A. pour 1946. C'est la première fois qu'un Egyptien préside une Assemblée Internationale de cette importance. Il a été en outre décidé, après quelques discussions, de tenir cette réunion au Caire vers les derniers jours d'octobre de l'année prochaine. »

— Le public pourra-t-il bientôt voyager librement entre l'Egypte et l'Europe ?

— Nous espérons qu'un service régulier aérien entre l'Egypte et l'Europe sera établi dans le courant de 1946. Le voyage entre Le Caire et Londres, par exemple, coûtera L.E. 50 environ. Et non seulement nos avions seront rapides et confortables, mais il sera permis aux voyageurs de fumer.

— Quelles transformations envisage-t-on pour permettre à Almaza de répondre à l'intensification du trafic aérien ?

— Almaza est déjà un énorme aérodrome, et le public se trompe en le comparant défavorablement à Payne Field. A vrai dire, il ne faut pas comparer les deux aérodromes : l'un, Payne Field, a été construit en temps de guerre pour servir une organisation militaire déterminée ; l'autre, Almaza, doit faire face aux besoins de différents types d'avions. Mais sachez qu'Almaza est déjà plus grand que Payne Field. Le mois dernier, 6.000 avions, militaires et civils, ont transité par Almaza, ce qui donne une moyenne de 200 par jour.

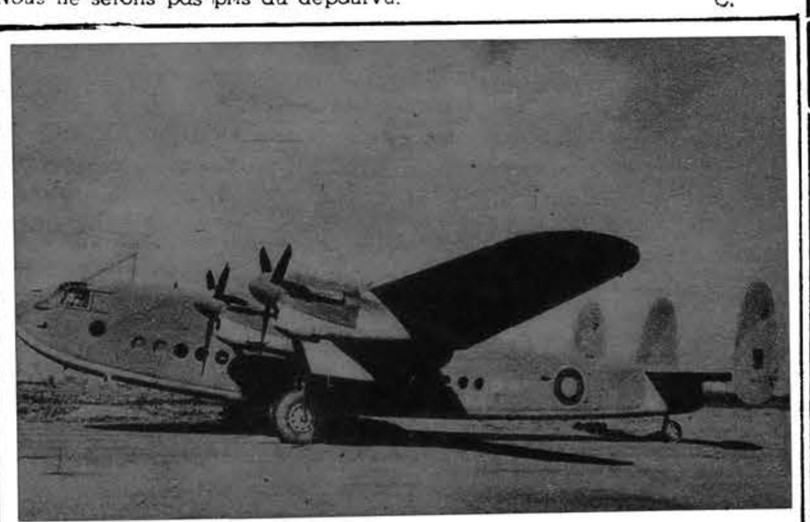
— Envisagez-vous une grande concurrence dans le monde entre les lignes aériennes américaines et britanniques ?

— A Montréal, le Conseil essaie de trouver une formule — acceptable pour toutes les nations — qui organisera le trafic aérien international en ne tenant compte que de l'intérêt du public. Nous voulons éviter une concurrence désastreuse entre nations qui obligera les divers gouvernements à subventionner leurs compagnies aériennes nationales.

— L'Egypte aura-t-elle assez de pilotes pour faire face au développement de son aviation civile ?

— Nous nous préparons pour l'intensification du trafic aérien envisagé pour 1946 et nous avons à l'entraînement un nombre suffisant de pilotes. Nous ne serons pas pris au dépourvu.

C.



LIGNE AÉRIENNE LONDRES-JOHANNESBURG

Dimanche dernier se posait à l'aérodrome d'Almaza le premier avion « York » de la « British Overseas Airways Corporation » à effectuer le trajet Londres-Johannesburg avec arrêt au Caire. Notons que le voyage Londres-Le Caire s'effectua en moins de 16 heures. Voici inaugurée la première grande ligne intercontinentale depuis la fin des hostilités.

FEMINITES

LA MODE PARISIENNE

Malgré quatre ans d'occupation, le manque des matières premières et mille autres difficultés qui surgissent quotidiennement, les couturiers français ont prouvé, une fois de plus, qu'ils n'ont rien perdu de leur art créatif, de leur ingéniosité et de leur prestige.

La collection d'hiver, présentée récemment, démontre, par sa diversité et sa nouveauté, que si Paris pouvait travailler sur une base normale et avoir à sa disposition les matériaux nécessaires, il continuerait à produire de l'inédit et à lancer la mode pour les femmes du monde entier.

Les jupes adoptent deux genres différents : le premier imite la jupe paysanne, c'est-à-dire très vaste, très froncée pour le matin, drapée ou froncée dans le dos pour l'après-midi. Le second souligne la jupe fourreau, très droite, très simple, tant pour la ville que pour les thés.

La longueur de la jupe varie selon les goûts et aussi selon la silhouette. Paquin, Lelong, Patou et quelques autres préfèrent les jupes qui s'arrêtent au-dessous des genoux, tandis que Balenciaga allonge les siennes encore plus et les arrête à mi-mollets. Parmi les jeunes couturiers, beaucoup préfèrent la jupe un peu au-dessus des genoux.

Vu le manque de fourrures, on en voit très peu sur les manteaux ; mais la peau de lapin ou de chat et la peluche servent de doublure pour les modèles sport. On les retrouve aussi sur les jaquettes et sur les « canadiennes ».

Les cols montent très haut et protègent ainsi du froid.

Les poches sont partout, tant sur les ensembles de sport que sur les grandes robes du soir. Il y en a deux, parfois trois, toutes soulignées d'une piqûre ou d'un biais de couleur différente. Pour les toilettes de cocktail ou les ensembles du soir, les poches sont brodées ou pailletées, et on retrouve ces mêmes broderies ou paillettes aux revers.

Pour le jour, les robes ont parfois trois ou quatre couleurs. Le noir et le marine demeurent les grands favoris malgré tout. Les robes de cocktail noires sont rehaussées soit par une blouse claire, soit par des paillettes. D'autres couleurs très portées sont le chocolat, le « tête de nègre », le vert, le beige et le gris.

Les robes du soir sont plutôt rares. Il semble très peu plausible que la Parisienne s'habille cet hiver, car le problème du chauffage n'a pas été résolu. D'ailleurs, même si on avait du bois et du charbon, voyager en métro, vêtue d'une somptueuse robe de soirée, est chose impossible.

Par contre, les robes d'intérieur sont les grandes favorites de toutes les maisons. Elles sont de satin doublé de velours, de velours doublé de fourrure, de faille, de lamé. Le corsage est très ajusté. Les manches sont travaillées artistiquement et les jupes volumineuses. Ainsi vêtue, n'importe quelle élégante peut recevoir du monde chez elle, sans toutefois risquer d'attraper froid dans des décolletés osés.

L'ingéniosité des couturiers, qui ont eu à lutter avec des tissus ersatz, et qui ont su quand même créer des vêtements luxueux dignes de la réputation d'élégance de Paris, mérite des éloges.

Les prix sont astronomiques, mais, s'il faut en croire les couturiers, les bénéfices sont maigres. Les prix sont contrôlés par une commission spéciale.

Une robe qui coûtait 3.000 francs avant la guerre atteint aujourd'hui 30.000 francs. Les tissus coûtent dix fois plus cher qu'avant 1939. Les salaires ont augmenté et les taxes atteignent à peu près 48%. On estime qu'une collection de 40 modèles revient à un million de francs. Comment s'étonner, dès lors, que s'habiller soit tellement difficile à Paris ?



Jean Patou présente cette robe de cocktail en gros crêpe noir. Le corsage en biais souligne la poitrine. Les manches très amples se boutonnent au poignet. Une grosse ceinture en métal doré, garnie de grelots, jette une note gaie sur l'ensemble. La jupe retombe en plis.



Pour le sport, Maggy Rouff a présenté cette robe-culotte en tissu pied de poule marron et beige. La culotte est dissimulée sous deux grands plis creux. Retenez la forme nouvelle des « poches de facteur ».



Voici une robe féminine à souhait que Lucien Lelong a créée pour le cocktail et le théâtre. Sur un tissu de faille noire, des bandes de satin rose sont horizontalement posées. La jupe paysanne est froncée.

AVEC OU SANS CHAPEAU ?

A temps nouveaux, querelles nouvelles. En ce début de saison, nous vous demandons, messieurs, de nous donner votre avis ; nous ne le suivrons que s'il est conforme au nôtre. Mais depuis qu'on parle tant de Monsieur Gallup, nous nous sentons aussi des âmes de statisticiennes. Nous préférez-vous avec ou sans chapeau ?

Les dernières revues de France et d'Amérique nous offrent des variétés infinies de modèles. Aimez-vous la femme typiquement féminine, auréolée de fleurs de tulle et de nœuds, la femme-étudiante au béret si simple mais si hardi, la femme fatale qui semble vouloir vous prendre au lasso avec les mètres innombrables de ses turbans bayadères ?

Vous êtes perplexes, je vous comprends. Vous vous demandez même si vous ne préférez pas la femme dont les cheveux blonds, bruns ou roux seraient la seule parure. Messieurs, je vous devine : vous êtes d'affreux bourgeois prêts à admirer la chevelure de votre épouse de peur qu'elle ne demande le petit chapeau entrevu chez la modiste du coin... Ah ! ces hommes ! Ils se trémoussent d'aise quand ils admirent les femmes des autres coiffées de charmants bibis, mais ils accusent de coquetterie et de manque d'esprit sportif la leur qui a des velléités d'acheter la toque la plus modeste.

Vous nous blâmez avec un sourire volontiers moqueur de nous occuper longuement de chapeaux, alors que vous, esprits subtils, faites œuvre plus utilitaire. Mais j'ose un rappel : que pensez-vous du bicorne empanaché d'un ambassadeur ou d'un simple suisse, de la casquette brillante d'un jockey ou de la mitre d'un évêque ? Ça manque de simplicité, n'est-ce pas ? Et je vous confie tout bas que ma



cuisinière réussit d'excellents plats sans la grande toque blanche que portait dignement votre cuisinier le soir où il rata sa mayonnaise. — *ELIETTE*.

SOIGNEZ VOS CHIENS

Si vous avez un chien, il faut vous rappeler que vous êtes tout pour lui et qu'il a besoin de vos soins.

Un grand chien doit prendre deux repas par jour : le premier, plus léger, le matin, consiste en un petit pain, de préférence noir, et des biscuits de chien, en vente partout. La quantité d'aliments dépend de la grandeur du chien. Ce qu'il laisse dans le plat doit être jeté, car le chien aime la propreté.

Le soir, on peut lui donner une soupe avec de la viande (jamais crue) et du pain. On peut y ajouter un soupçon de sauce. Préferez la viande de bœuf. On peut aussi lui laisser manger le cœur, le foie et les tripes. Ces viandes doivent être bouillies. Ne pas lui donner les os de lapin ni de volailles, mais un gros os cru après les repas. Ne pas oublier de lui laisser à toutes les heures du jour de l'eau claire et fraîche.

Voici ce qu'il ne faut pas donner aux chiens : les douceurs et les sucreries, les petits os, les aliments lourds, comme les pommes de terre.

Les petits chiens ont besoin de quatre repas par jour. Du pain noir et du lait le matin, une soupe de légumes, de viande ou des pâtés à midi ; même repas que le matin à l'heure du thé, et de la viande bouillie à 9 heures du soir. Evitez la graisse. Après quelques semaines, on le fera manger matin et soir seulement.

Lettre à ma Cousine

Au hasard d'une conversation l'autre soir dans un salon ami, une dame s'exclama :

— Mais parfaitement ! J'ai gardé jusqu'aujourd'hui les lettres d'amour que m'adressa mon fiancé et, malgré vingt ans de mariage, il m'arrive parfois, lorsque je suis bien seule à la maison, d'ouvrir le précieux paquet...

— ...Et de tressaillir à la vue de ces vestiges d'un temps révolu, fit avec ironie un monsieur d'âge mûr.

— Et de m'attendrir aussi, ne vous déplaise, et de revivre toutes les minutes frémissantes où l'existence vous paraissait belle immensément, où tout autour de vous semblait radieux ! Ah ! ajouta-t-elle avec émotion, vous ne pouvez savoir ce que représentent pour moi ces reliques. Vous aurez beau gloser, me traiter de vieux jeu et d'horrible bourgeoise, les souvenirs de jeunesse sont la seule chose qui compte dans la vie.

— Cependant, de combien d'illusions ne revient-on pas après, qui vous font traiter de fadaises ces serments passionnés que l'on échangeait avec celui qui bien vite s'est chargé de vous montrer la réalité en face... Comme vous êtes tombée de haut alors et comme vous avez ri de toutes ces niaiseries ! Allons, ma chère dame, n'allez pas nous faire accroire que votre foi ardente dans celui que vous avez choisi pour compagnon, ou auquel vous vous êtes donnée en tout bien tout honneur parce qu'il a su faire vibrer la corde de vos sentiments, ne se soit pas, peu après vos épousailles, montré sous son vrai jour. C'est-à-dire peu empressé auprès de vous, parfois brusque, souvent acariâtre et certainement toujours d'un égoïsme répugnant. A relire ces lettres, ne vous êtes-vous pas dit : « Que j'étais sotte vraiment ! » ? Et ces missives ne devraient-elles pas vous faire sourire plutôt que de vous troubler ?

— Trouble ou sourire, fit d'une façon charmante la dame, peu importe ! Elles me transportent en arrière, et cela suffit.

— C'est donc votre jeunesse que vous allez chercher au loin ?...

— Peut-être, mais avec elle tant de moments délicieux, tant de journées radieuses passées ensemble et qui sont évoquées dans ces petits chiffons de papier, car, présent ou absent, mon fiancé m'écrivait tous les matins. Et quelles lettres !... plus enflammées les unes que les autres.

Et ainsi, ma cousine, la discussion se poursuivit, tantôt sarcastique, tantôt sur le ton de la simple raillerie, mais animée en diable et, ma foi, fort piquante. Quant à moi, je donnai parfaitement raison à la dame de son acharnement à défendre son point de vue qui était aussi le mien.

Lettres d'amour que l'on lit un jour de pluie derrière les fenêtres closes et qui font défiler comme sur un écran l'histoire la plus merveilleuse de votre existence. Lettres d'amour qui vous redonnent confiance en vous-même et qui vous font vous dire : « C'est donc moi, cette femme aux cheveux grisonnants, à l'épaule légèrement voûtée, qui ai su inspirer une telle passion ? » Un sourire de satisfaction effleure vos lèvres, tandis que devant vos yeux éblouis passe et repasse l'image de deux êtres tendrement enlacés. Lettres d'amour qui vous faisaient frissonner jadis et qui, aujourd'hui encore, malgré leur papier jauni, malgré les serments si lointains et les souvenirs si vieux qu'elles évoquent, vous font encore palpiter d'émoi, restez là où vous êtes ! Des années passeront sur votre isolement et puis, un jour, on vous tirera de vos cendres. On vous palpera avec une émotion inquiète, et la main couverte de rides qui vous touchera comme une caresse sera celle-là même où un soupirant aura déposé tant de baisers ardents, sur laquelle il se sera penché avec tant de fougue.



Et la lettre dira : « Non, non, ne me déchirez pas. Est-ce qu'on arrache les racines d'un arbre ? L'arbre peut ployer par la suite, mais c'est moi qui lui ai donné la sève, c'est moi qui ai fait fleurir ses branches et verdir ses feuilles. »

Gardez-les soigneusement, ma cousine, vos lettres d'amour ; et si parmi elles vous trouvez une d'un vôtre cousin (la seule de cet ordre que je vous aie jamais écrite), contentez-vous de sourire avec indulgence et rendez-lui sa place. C'est la grâce que vous demande

SERGE FORZANNES





SOLUTIONS

REPONDEZ VITE !

1. *Oncle.* — 2. *En fait, il faut trouver le nombre de jours séparant la veille d'avant-hier et demain. Cela fait quatre jours.* — 3. *La grenouille.* — 4. *Du côté de la queue du fruit.* — 5. *Huit chats. Chacun a en effet sept chats devant lui et chaque chat est assis sur sa queue.* — 6. 1,25. *On a :* 1,25 × 4 = 5. — 7. *L M (elle aime).* — 8. *Pic, tic, basilic, ombilic, déclic, cric.* — 9. *L I et G O (Elie et Géo).* — 10. *Le pot de lait écrémé est le plus lourd. Le pot de crème est le plus léger.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Setters* (a). 2. — *La harpe* (b). 3. — *Truelle* (a).



LE RESSENTIMENT DE THOMAS MANN

Depuis que l'Allemagne est débarrassée du fléau qui l'a conduite à la ruine, Thomas Mann ne cesse de recevoir des messages de ses amis qui le pressent de revenir au bercail.

Mais l'auteur de la Montagne magique ne veut pas « fraterniser » avec les Allemands. En effet, dans une lettre ouverte qui a fait sensation, il a récemment déclaré qu'il était décidé à ne plus retourner en Allemagne. D'ailleurs, devenu citoyen des Etats-Unis — il s'est installé en Californie après s'être provisoirement établi en France et en Suisse à la suite de l'avènement de Hitler — il ne veut plus avoir affaire à un pays qui, selon ses propres termes, lui est devenu plus étranger que tout autre pays et qui a longtemps persécuté l'intelligence.



▶ *Thomas Mann a beaucoup d'esprit. Un jour, il déclara à son ami Max Jacob :*

— Les secrets des conversations de salon ? N'ouvrir la bouche que lorsqu'on n'a rien à dire !

▶ *Du peuple allemand, il disait un jour à un autre ami, Fritz von Unrich :*

— La masse allemande n'est pas égalitaire et la fierté dans l'obéissance est l'essence même de l'âme germanique. Les Allemands qui veulent faire de l'Allemagne une démocratie font fausse route et commettent un crime contre l'âme allemande !...

Cela explique pourquoi Thomas Mann ne veut plus retourner en Allemagne.

LA « PETITE FLEUR » PROLÉTAIRE

Fiorello La Guardia, l'ancien maire de New-York qui vient de se retirer de son poste qu'il avait conservé pendant douze années consécutives, est un homme du peuple qui s'est toujours refusé à s'élever au-dessus du peuple...

Un jour, devant recevoir une délégation de diplomates soviétiques, Fiorello — « Petite Fleur » — ne pensa guère devoir se mettre en frais pour accueillir ces représentants d'un gouvernement prolétaire. Sa mise est habituellement négligée, car il ne prend aucun soin de lui-même. Et à cette occasion, il pensait vraiment n'avoir aucune raison de se gêner...

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant les « camarades » se présenter devant lui impeccablement vêtus : hauts-de-formes, smokings, etc... Pendant quelques secondes, il resta là bouche bée, puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il dit, en riant, au chef de la délégation en lui tendant la main :

— Je pense que je suis le seul représentant du prolétariat ici... du moins en apparence !

POUR VOUS, MESDAMES...

Vous êtes jeune si vous aimez les livres, les pièces de théâtre et les films qui vous font pleurer ;

Vous n'êtes plus si jeune si vous aimez les ouvrages qui vous font rire.

Vous êtes jeune si la première chose que vous regardez dans l'homme que vous rencontrez est ses yeux ;

Vous n'êtes plus si jeune si vous regardez d'abord ses mains.

Vous êtes jeune si vous aimez être admirée pour votre intelligence ;

Vous n'êtes plus si jeune si vous préférez être complimentée pour votre beauté.

Vous êtes jeune si vous regrettez le temps perdu pendant votre sommeil ;

Vous êtes moins jeune si vous croyez que le temps du sommeil n'est jamais perdu...

LES « MOTS » DE L'OURS...

Le grand dramaturge français Lucien Descaves se prépare à publier ses mémoires sous le titre — pour le moins original — de *Souvenirs d'un ours...* Par « ours », il entend le « mauvais caractère » qui le distingue particulièrement :

— Mon caractère est peut-être mauvais, mais c'est le mien, a-t-il l'habitude de répéter. Et d'ajouter : j'y tiens. Clemenceau a dit un jour — et il s'y connaissait : « Quand on a du caractère, on l'a toujours mauvais. »

Rappelons, à ce propos, quelques-uns de ses « mots » :

▶ *Un jour, il rencontre cette actrice de théâtre sur le retour qui n'a d'ailleurs pas renoncé à vouloir plaire :*

— Vous rajeunissez tous les jours, lui dit-il gentiment.

— Vous vous moquez de moi, proteste l'autre.

— Ça va, ne vous fâchez pas : mettons tous les deux jours !



▶ A la belle époque d'avant l'autre guerre, Descaves prit un fiacre. A peine s'était-il assis dans la voiture que le cheval se cabra, rua, pointa et fit des sauts de mouton, puis tomba à genoux et, finalement, se flanqua à plat ventre.

Alors Descaves descendit de la voiture et très calme dit au cocher, comme s'il se fût trouvé au cirque :

— C'est tout ce qu'il sait faire ?

▶ *On lui apprend qu'une princesse millionnaire, précieuse de grand renom, venait de mourir de la petite vérole :*

— Je ne la croyais pas si modeste... fut sa simple oraison funèbre.

▶ D'un acteur dont la pingrerie est connue, il dit :

— Si jamais il devait mourir, il éteindrait l'électricité avant d'exhaler son dernier soupir !

▶ *On n'a pas oublié ce mot terrible qu'il lança contre Sacha Guitry qu'il n'aime guère. Quelques mois avant le déclenchement des hostilités, il fut le plus acharné dans sa campagne contre l'élection du père de « Nono » à l'Académie Goncourt... On se souvient que Sacha s'était... arrangé, au cours de l'autre guerre, pour ne pas être mobilisé, quoiqu'il fût en âge et en état de porter les armes...*

Alors, à la radio, Lucien Descaves commença sa réplique aux contre-attaques violentes de Sacha par ces mots :

— Il était temps pour M. Guitry de partir en guerre contre quelqu'un !...

WINSTON JUNIOR

Winston Churchill II, fils du major Randolph, et petit-fils de l'ex-Premier britannique — dont la ressemblance avec son illustre grand-père est vraiment frappante — ayant atteint sa sixième année, vient d'être envoyé à l'école.

Il y a quelques mois, au lendemain des élections qui confirmèrent le triomphe des Travaillistes et la chute du cabinet Churchill, un reporter anglais, à la recherche du nouveau, demanda à Winston Jr. s'il avait bien compris le sens de ce qui venait de se passer.

— Oh ! oui... s'écria le petit gosse en riant, cela veut dire que je viens d'avoir un nouveau grand-père !...

DES POSTES POUR LES GÉNÉRAUX

La guerre a mis en vedette un certain nombre de généraux qui, ayant bien rempli leur tâche, se trouvent actuellement — si l'on peut dire — menacés de chômage. En plus des problèmes complexes de la démobilisation et de la « reconversion », les gouvernements alliés doivent se soucier de trouver des postes importants pour ces officiers supérieurs.

La Grande-Bretagne n'échappe pas à la règle générale, et la nomination, cette semaine, du général Cunningham en remplacement du maréchal Gort au poste de gouverneur général de Palestine allonge la liste des grands militaires qui occupent des postes de gouverneurs dans l'Empire et les Dominions... Voici cette liste :

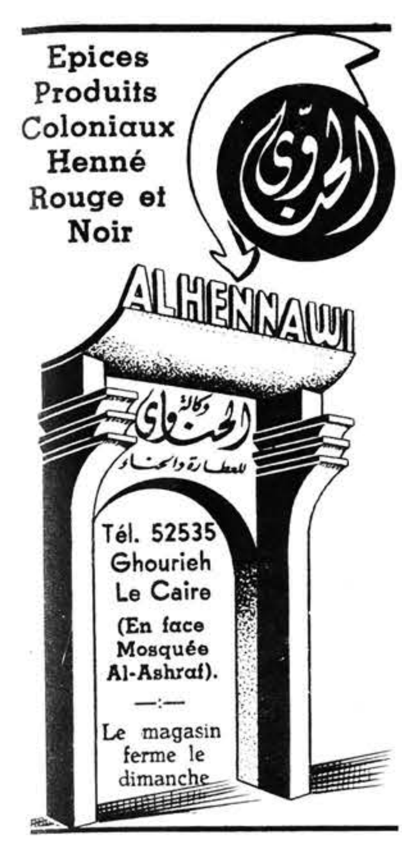
Le général Cunningham
Haut-Commissaire et gouverneur général de Palestine
Le général Freyberg
Gouverneur général de Nouvelle-Zélande
Le maréchal Alexander
Gouverneur général du Canada
Le maréchal Wavell
Vice-roi des Indes

Certaines rumeurs laissent prévoir que le nouveau gouverneur général de l'Union d'Afrique du Sud sera le maréchal de l'air Tedder ou le maréchal Harris, chef des bombardiers de la R.A.F. On se souvient que tous deux, passant par Le Caire, se sont rendus récemment en Afrique du Sud pour y passer leurs vacances. Lord Alanbrooke, chef d'état-major impérial, serait également sur la liste des candidats à ce poste.

Au cas où Lord Alanbrooke serait nommé, il serait remplacé automatiquement par le maréchal Montgomery qui, de simple général de division à Dunkerque, en 1939, se trouvera ainsi placé à la tête de toutes les forces armées de l'Empire britannique.



Fourrure nouvelle
(D'après « Collier's »)











UNE MAIN... SECOURABLE

Le sergent Walter Salek, de l'armée américaine, qui avait perdu une main pendant la guerre, est parvenu à fabriquer un membre artificiel qui est la réplique exacte d'une main naturelle. En outre, il a établi les plans d'un mécanisme qui lui permettra de faire usage de ses doigts comme s'il n'avait pas été mutilé.

Dès le lendemain de sa démobilisation, Salek, qui avait adapté à son bras l'appareil en fer — pesant trois kilos et demi — fourni par l'armée, s'était mis à vendre des ustensiles.

— Je faisais d'excellentes affaires, raconte-t-il, mais je ne pouvais supporter les regards de pitié des gens avec lesquels j'étais en contact.

Aidé de sa femme, Salek se mit au travail. Il avait décidé de se fabriquer une main artificielle légère et dont l'aspect ne différerait pas beaucoup d'une main naturelle. Après quinze mois de travail dans un laboratoire de fortune, le ménage Salek annonça triomphalement qu'il avait mis au point un membre artificiel ne pesant pas plus d'un kilo.

La « main » de Salek est faite d'une matière plastique flexible et légère, contenant un mécanisme spécial en aluminium. Ce mécanisme a encore besoin d'être perfectionné et fonctionnera d'après le même principe qui assure l'articulation des os. Il comprendra des jointures et un assemblage de ressorts et de ficelles qui joueront le rôle de tendons musculaires. Ces fils seront probablement en nylon.

Les Salek ont exprimé leur intention de mettre cette nouvelle invention à la disposition d'une organisation non commerciale qui produira en grandes quantités cette main artificielle et la vendra au prix de 20 dollars pièce.

UNE OPÉRATION INÉDITE

...Mais cette main en aluminium n'est pas la seule invention récente qui vient au secours des mutilés.

En effet, un chirurgien de la marine des Etats-Unis, le capitaine Henry Kessler, vient d'imaginer une opération chirurgicale stupéfiante grâce à laquelle il a réussi à procurer des... « doigts » aux soldats qui avaient perdu une ou deux mains à la guerre... Voici en quoi consiste cette opération :

Kessler découpe l'avant-bras dans le sens de la longueur, formant ainsi deux grands « doigts » allant jusqu'au coude. Il ôte la chair entre le cubitus et le radius, puis dispose les tissus musculaires d'une manière spéciale. Une greffe de peau est ensuite faite pour couvrir les blessures laissées par l'opération...

Ainsi, le mutilé dispose de deux longs « doigts » qui, à l'encontre de ceux des mains artificielles ordinaires, conservent le sens du toucher et répondent aux commandements des nerfs.

Kessler a déjà effectué trois opérations de ce genre qui ont parfaitement réussi. Les mutilés ainsi opérés utilisent leurs « doigts » et s'en servent comme des pinces, ce qui, d'après l'avis du capitaine Kessler, contribue grandement à relever le moral des amputés des deux mains puisque cela permet de leur rendre la sensation du toucher qu'ils avaient perdue...

LU DANS LA PRESSE FRANÇAISE



— Dites-moi, mon ami, avec le titre de « criminel de guerre » est-ce qu'on a droit à une médaille ?
(Gavroche)

▶ *Il y a quelques semaines, le président Truman demanda à un employé de la Maison-Blanche de lui apporter un marteau dans sa chambre.*

L'employé alla chez un charpentier, chez un quincaillier, mais c'était un dimanche et toutes les boutiques étaient fermées. On alerta un homme du Service Secret, qui trouva un charpentier en train de passer son week-end aux environs de Washington, et le ramena d'urgence à la Maison-Blanche, marteau en main.

— Que voulez-vous que je fasse d'un charpentier ? s'exclama le Président. Je veux suspendre quelques tableaux dans ma chambre et je suis capable de me servir tout seul d'un marteau ! — (Mondes)

▶ *Dans tous les pays occupés, la « monnaie-cigarette » s'est substituée peu à peu à celle de l'Etat. Mille marks, mille lires ne sont rien ; vingt cigarettes ont une valeur certaine. Tout s'achète, tout se vend en « monnaie-cigarettes ». L'autre jour, un amateur de yaourt en avait obtenu deux pots chez un fermier de la banlieue de Sofia. D'après les conventions locales, il aurait dû donner un peu moins de vingt cigarettes. La fraction ne pouvant être déterminée, le fermier sortit son briquet et dit à son client :*

— Puisqu'il vous revient un peu de monnaie, approchez-vous à l'abri du vent : je vais vous donner du feu ! — (Ambiance)

▶ Versailles, merveilleuse manifestation du génie français, est en bien piteux état !

Les peintures des plafonds sont endommagées par le froid et l'humidité. (Le chauffage nécessitait, avant la guerre, l'emploi de 400 tonnes de charbon. L'hiver dernier, 100 tonnes de bois seulement remplacèrent le charbon absent.)

Dans la salle des Congrès, l'eau pénétrant par une fissure faillit endommager une des tapisseries des Gobelins. Dans le parc, la plupart des bassins sont à sec, des conduites d'eau sont crevées au bassin d'Apollon. Le grand canal asséché est entièrement couvert de hautes herbes. La pièce d'eau des Suisses, asséchée également, ne se distingue même plus des pelouses... Et les spécialistes manquent, paraît-il, pour réparer tous ces dommages. Trouvera-t-on, comme après l'autre guerre, un mécène pour sauver Versailles ? !... — (*Dimanche*)

▶ *La Tchécoslovaquie, avant la guerre, produisait 95% des denrées alimentaires dont elle avait besoin. Comme les dégâts de guerre n'y ont pas été très étendus, l'alimentation put être maintenue, pendant l'occupation, à un niveau relativement élevé. Mais, là aussi, la situation est devenue sérieuse du fait du massacre du bétail organisé par les Allemands.*

Le Danemark est le seul pays libéré en Europe qui, non seulement n'a pas besoin d'importer des denrées alimentaires, mais qui, encore, est en mesure d'en exporter. — (La Bataille)

▶ Dans le métro, un soldat américain chique sans arrêt, avec régularité, en regardant la vieille dame qui est en face de lui.

Soudain, la vieille dame se penche vers lui :

— Vous êtes bien aimable de me parler comme cela tout le temps, mais il y a beaucoup de bruit ; et je suis sourde !... — (*Noir et Blanc*)

▶ *Un jour de 1940, de Gaulle reçut à Londres un télégramme ainsi conçu : « Suis à Gibraltar, envoyez avion me chercher. Giraudoux. »*

Inutile de dire l'effet produit par ce télégramme. Churchill prêta son avion particulier, et quand l'avion fut de retour à Croydon, une délégation du Premier britannique et le représentant personnel du général virent descendre un tout jeune homme qui se présenta : « Jean-Paul Giraudoux, le fils du père ».

A l'accueil qu'on lui fit, il comprit qu'il y avait erreur sur la marchandise. — (Les Etoiles)

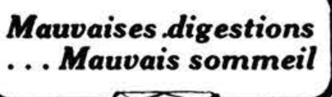
▶ Le département d'Etat de Washington a reçu dernièrement une lettre par laquelle un habitant de l'Etat de Californie sollicitait l'attribution de... trois petites bombes atomiques « en vue de la destruction de chiens méchants du voisinage » !

Le ministère de la Guerre accusa dûment réception de la lettre en y ajoutant cette phrase rigoureusement authentique : « Les bombes ne sont destinées qu'à l'usage militaire, et ne peuvent être mises à la disposition du public. » — (*Gavroche*)

N. A.











DÉLASSONS-NOUS

REPONDEZ VITE !

1. — Quelle est votre parenté avec le mari de la fille du père de votre père ?

2. — Combien y a-t-il de jours entre l'avant-veille du lendemain d'avant-hier et la veille d'après-demain ?

3. — Quel est l'animal qui n'a pas de côtes, respire l'air, vit aussi bien sur terre que dans l'eau, dort tout l'hiver et figure sur certaines tables comme mets de choix ?

4. — Vers quel côté de la pomme sont dirigées les pointes des pépins ?

5. — Une chambre a huit coins avec un chat dans chaque coin, sept chats devant chaque chat et un chat sur chaque queue de chat. Combien y a-t-il de chats en tout ?

6. — Quel est le nombre de trois chiffres qui multiplié par 4 devient 5 ?

7. — Comment peut-on écrire avec deux lettres seulement qu'une dame est tombée amoureuse ?

8. — Indiquez quatre noms communs se terminant par les lettres *ic*.

9. — Quels sont les deux prénoms masculins que l'on peut écrire chacun avec deux lettres seulement ?

10. — Il y a chez un crémier trois pots identiques remplis respectivement de lait, de crème et de lait écrémé. Quel est le plus lourd de ces trois pots ? Quel est le plus léger ?

L'ESPRIT DE JEAN FINOT

• On ne confie pas son argent au premier venu et on lui confie les motifs de son bonheur. En faisant dépendre notre joie de vivre de l'envie d'autrui, on s'embarque sur un vaisseau bien fragile. Sa direction nous échappe et nous sommes livrés au hasard, souvent cruel, presque toujours injuste.

• Lorsque les crimes des pauvres et des riches seront mis au même niveau ; lorsque le vol et l'assassinat indirects, couverts souvent sous le nom de spéculation ou d'accaparement, seront assimilés aux crimes directs, la religion du dieu Million en recevra une humiliation dont elle se relèvera difficilement.

DIVISIBILITE

Prenez un nombre entier quelconque. Additionnez les chiffres composant ce nombre. Retranchez le résultat obtenu du nombre primitif. Quel que soit le nombre choisi, vous obtiendrez alors un nombre divisible exactement par 9.

Exemple :

Soit le nombre 175.432.

La somme des chiffres est 22.

On a : 175.432 — 22 = 175.410.

Le nombre 175.410 est exactement divisible par 9.

SAGESSE

Parler est un besoin, écouter est un talent.

Lachambaudie

Il faut encore plus se défier de soi-même que des autres.

Fénelon.

L'AMOUR, vu par CHAMFORT

• L'amour est comme les maladies épidémiques. Plus on les craint, plus on y est exposé.

• Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut ; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

• Otez l'amour-propre de l'amour ; il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.

• En amour, tout est vrai, tout est faux ; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

• Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

• Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

• En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments. Mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer ou, du moins, se convenir par ses défauts.

• L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

• L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

PHOTOS-DEVINETTES

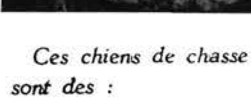










Ces chiens de chasse sont des :
a) setters
b) lévriers
c) épagneuls
d) terriers

Cette musicienne joue de :
a) la lyre
b) la harpe
c) la cithare
d) la guitare

Cet outil est un ou une :
a) truelle
b) racloir
c) rabot
d) bêche

RIONS

Le patron. — Mais, je vois sur vos certificats qu'en six mois vous avez changé six fois de place.

La bonne. — Ah ! l'on a bien raison de dire qu'on ne trouve plus de bons maîtres !

•

Le petit Tony, pris en flagrant délit de mensonge, a été puni.

— A ton âge, lui dit sa mère, je ne mentais jamais.

— A quel âge as-tu commencé, maman ?

•

En classe.

L'instituteur. — Six enfants s'en vont à la rivière... mais il y en a quatre à qui on a défendu de se baigner... Combien sont entrés dans l'eau ?...

Toute la classe, *en chœur.* — Six, monsieur !

•

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, mon président ; faites pour moi comme si c'était pour vous !

•

Il fait une chaleur torride, un nuage cache un instant le soleil. Toto s'adresse alors à son père :

— Vois-tu, papa, il fait tellement chaud que le soleil lui-même se met à l'ombre.

•

— Si je te punis, dit maman à Bébé, ce n'est certainement pas pour mon plaisir.

— Pour le plaisir de qui, alors ?

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 14)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 —
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)